



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KG

HN 33UW M

7793

RG

7793









ŒUVRES COMPLÈTES
DE
P.-J. DE BÉRANGER

TOME SECOND



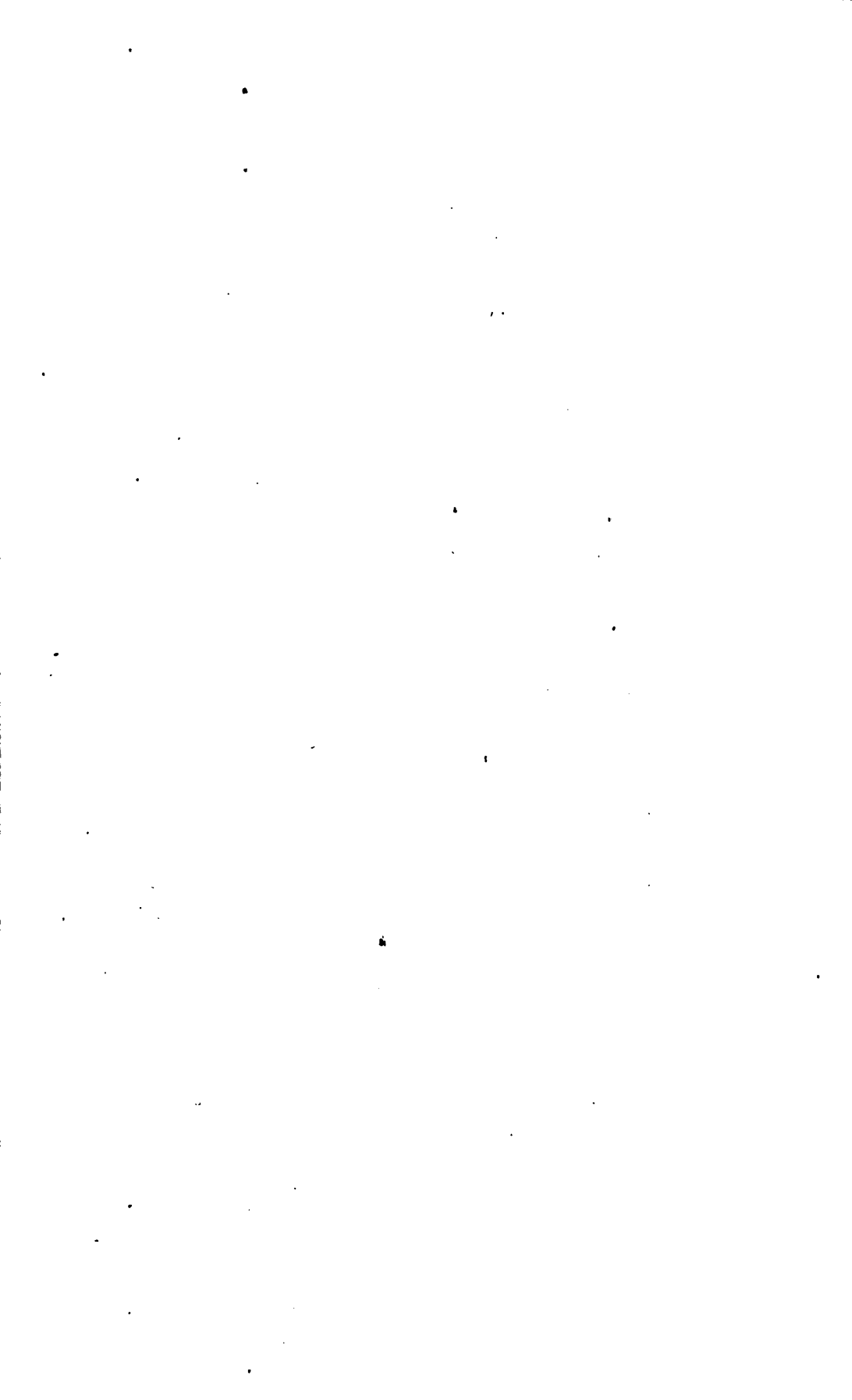
TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.







PARIS





OEUVRES
DE
BERANGER

PERROTIN
EDITEUR

A. de launay

F. de launay

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P.-J. DE BÉRANGER

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

ILLUSTRÉE DE CINQUANTE-DEUX BELLES GRAVURES SUR ACIER
ENTIÈREMENT INÉDITES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. CHARLET, A. DE LEMUD, JOHANNOT, DAUBIGNY, PAUQUET,
JACQUES, PENGUILLY, DE RUDDER, RAFFET, SANDOZ

TOME SECONDE

II^e PARTIE

PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON
3, PLACE DU DOYENNÉ

MDCCLXVII

KG 7793



LE MARIAGE DU PAPE.

AIR du *Méléagre champenois.*

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en pape il s'érigeait un jour,
Disant : Corbleu! tâtons du mariage;
Pour le clergé sanctifions l'amour.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Oui, je suis Pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons! dansons! bonne chère et bon vin!
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire on osait faire un Dieu!

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'église en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
 Prélats, curés, chartreux et capucins.
 Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
 La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse,
 Vite à la noce ;
 Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
 Vite en carrosse,
 Vite à la noce.
 Alleluia ! le Pape est marié.

Nous étions tous intolérants en diable ;
 Nous changerons sous le joug conjugal.
 On est moins prompt à brûler son semblable
 Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,
 Vite à la noce ;
 Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
 Vite en carrosse,
 Vite à la noce.
 Alleluia ! le Pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
 Qu'en bons époux tous deux avons vécu ;
 Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
 S'il apprenait que le Pape est cocu.

Vite en carrosse,
 Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

LES BOHÉMIENS.

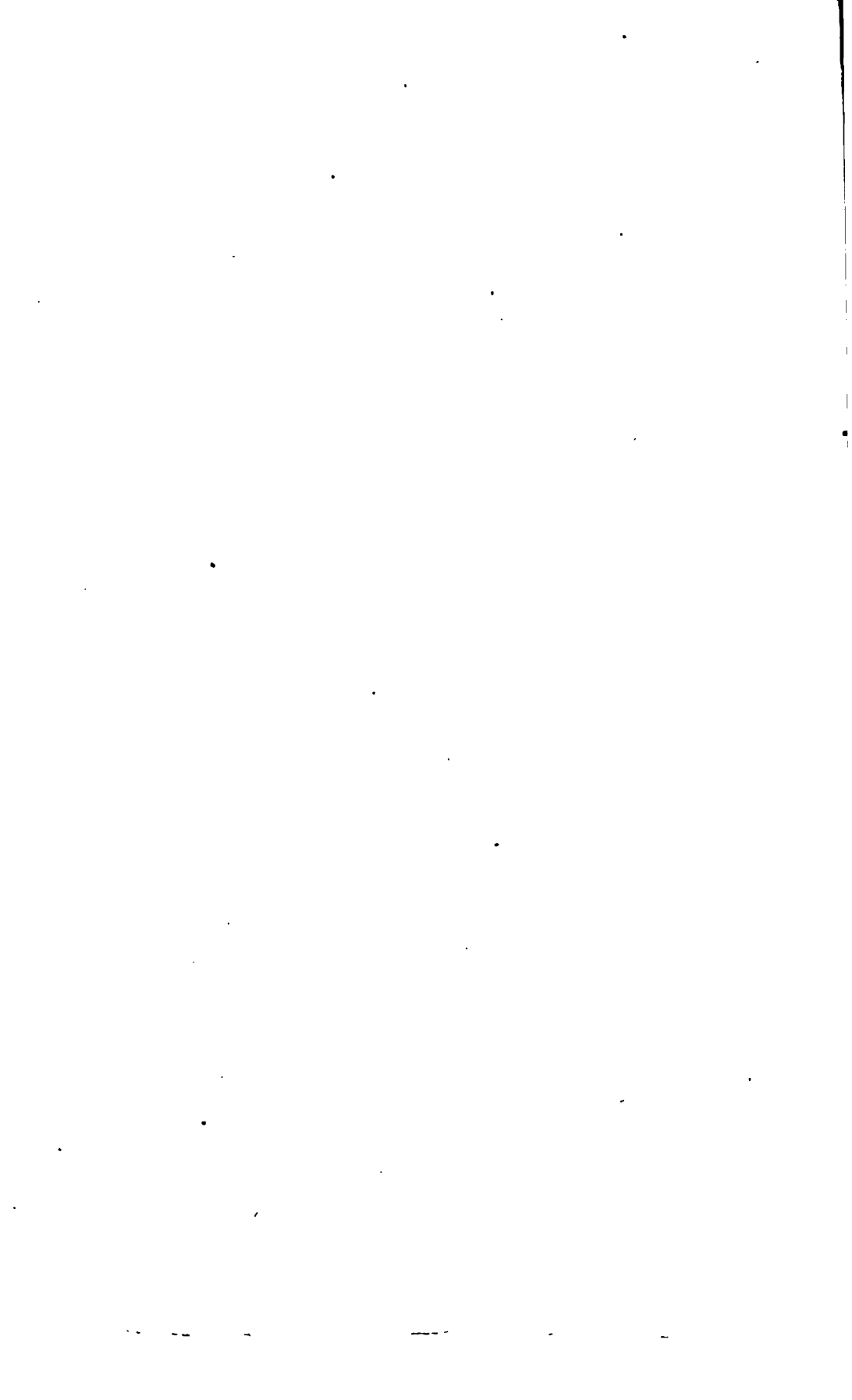
AIR : *Mon père m'a donné un mari.*

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?



CHATELAIN ET BARRON.

Ferron, Éditeur Rue N^o des Mathurins, 34





LES BOHÉMIENS.



D'où nous venons? l'on n'en sait rien.

L'hirondelle

D'où vous vient-elle?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.

Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,

Notre vie

Doit faire envie;

Sans pays, sans prince et sans lois,

L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,

Sans église

Qui nous baptise;

Tous indépendants nous naissons

Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,

Dans ce monde

Où l'erreur abonde;

Nos premiers pas sont dégagés

Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,

Tout grimoire

En peut faire accroire;

Au peuple, en butte à nos larcins,

Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,

Notre bande

Gaiement demande ;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

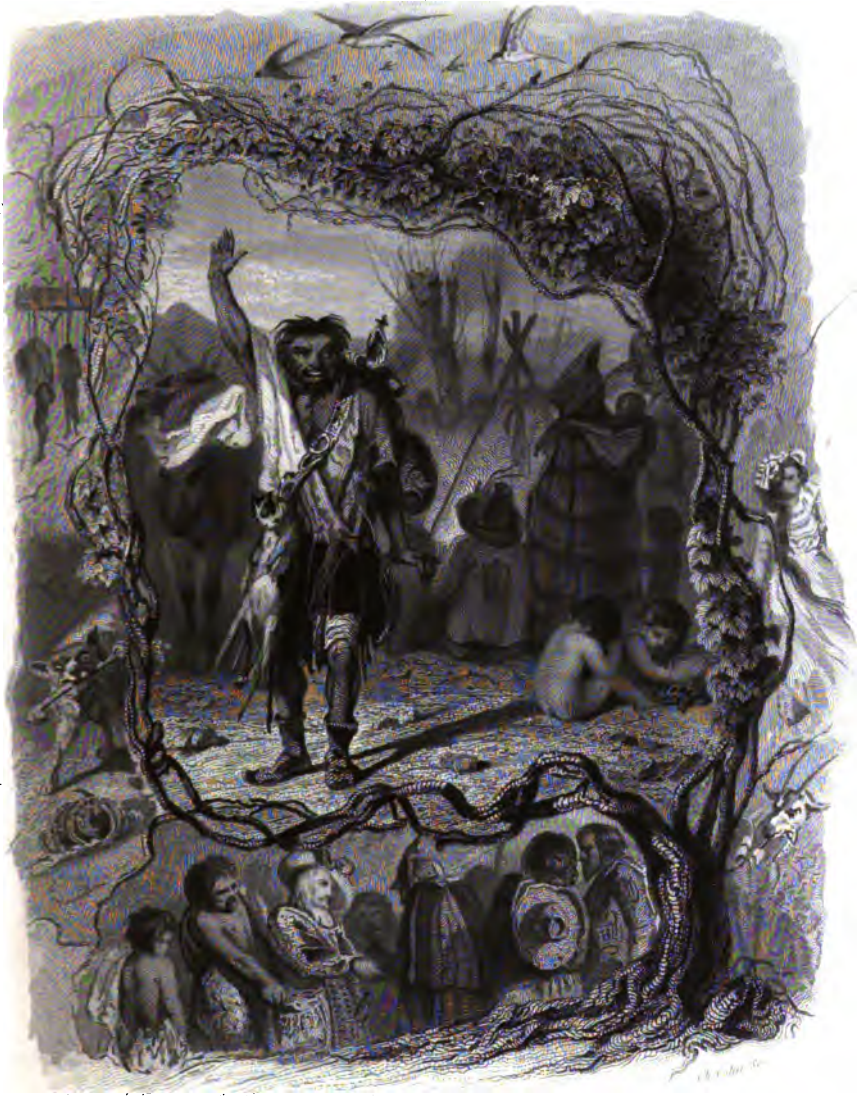
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile !
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle
Tous péle-mêle ;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir !
Car tout voir c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte ;



Les Bohémiens

LES BOHÉMIENS

Par M. de La Harpe

Paris, chez M. de La Harpe, 1811.

Mais à l'homme on crie en tout lieu :

« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,

Homme ou femme,

A Dieu soit notre âme!

Quand nous mourons, vieux ou bambin,

On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,

De lois vaines,

De lourdes chaînes;

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,

Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaité,

Noble ou prêtre,

Valet ou maître;

Mais, croyez-en notre gaité,

Le bonheur c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaité,

Noble ou prêtre,

Valet ou maître;

Oui, croyez-en notre gaité,

Le bonheur c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

AIR : *Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui. (*bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,



LES SOUVENIRS DU PRINCIPAL.

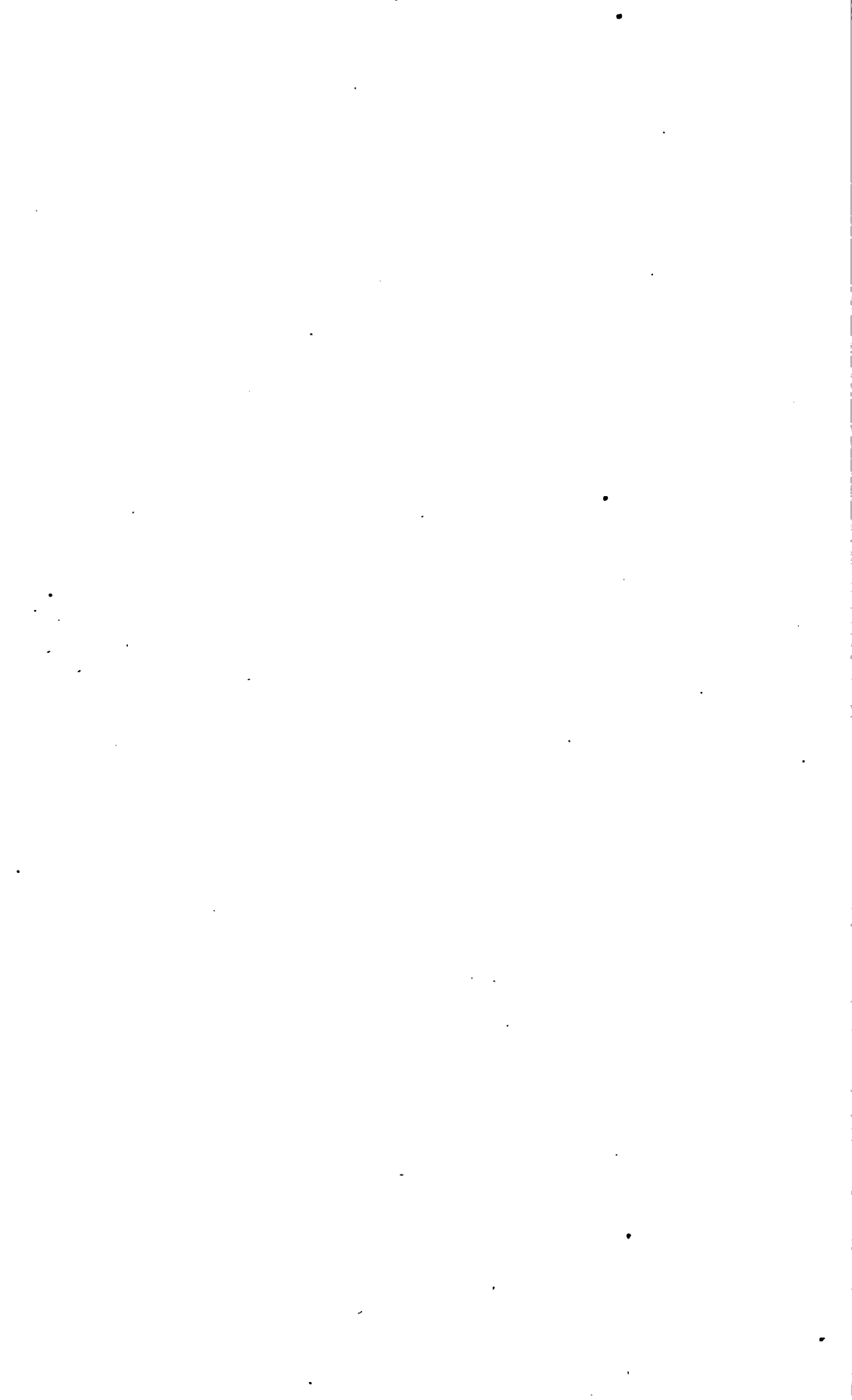


LES SOUVENIRS DU PEUPLE.





Les souvenirs du peuple.



Il me dit : Bonjour, ma chère,

Bonjour, ma chère.

— Il vous a parlé, grand'mère!

Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,

A Paris étant un jour.

Je le vis avec sa cour :

Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contents;

On admirait son cortège.

Chacun disait : Quel beau temps!

Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux ;

D'un fils Dieu le rendait père,

Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mère!

Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne

Fut en proie aux étrangers,

Lui, bravant tous les dangers,

Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,

J'entends frapper à la porte;

J'ouvre, bon Dieu! c'était lui

Suivi d'une faible escorte.

Il s'asseoit où me voilà,

S'écriant : Oh! quelle guerre!

Oh! quelle guerre!

— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

•
J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis:
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

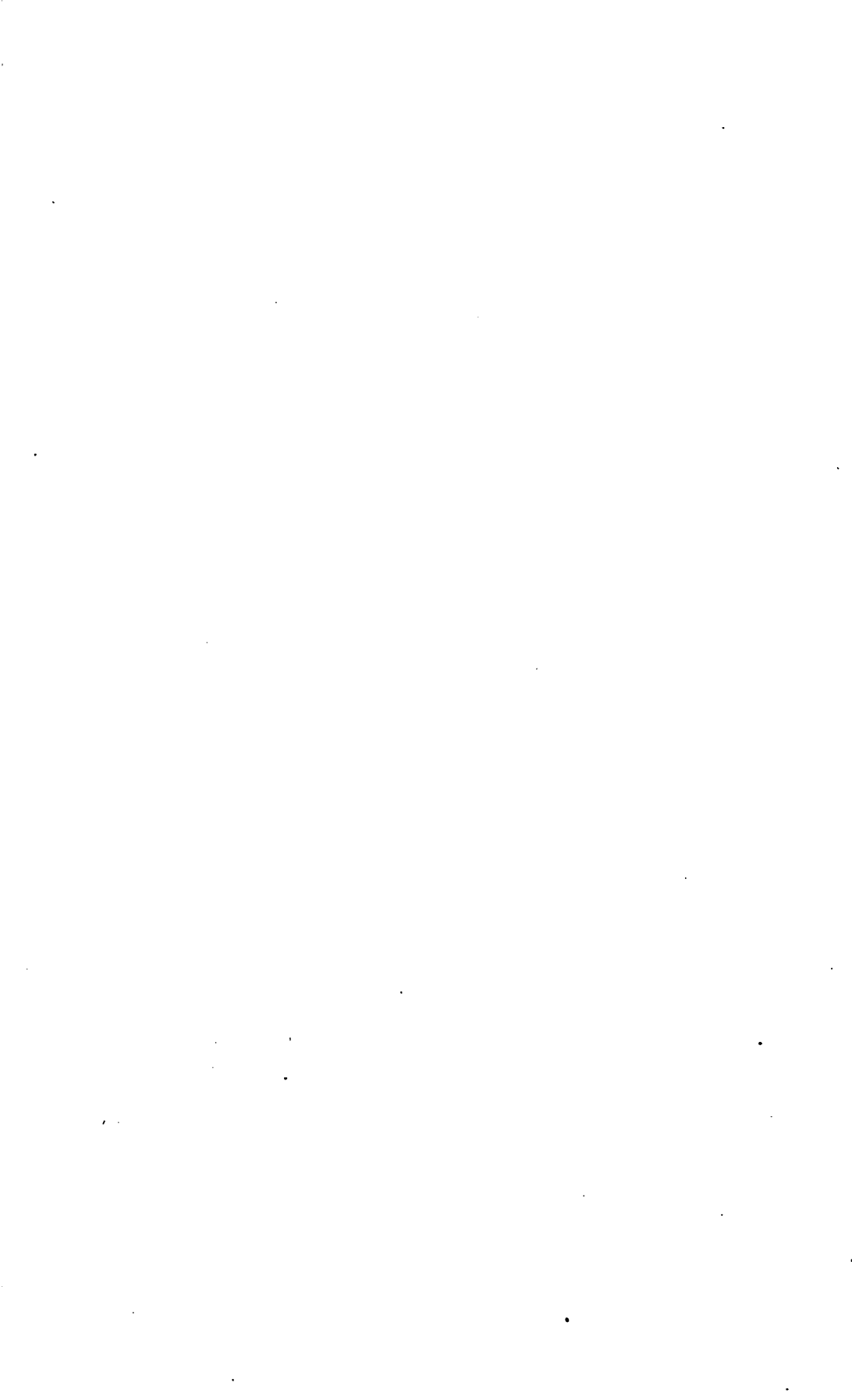
Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère:
Dieu vous bénira. (*bis.*)



LES SOUVENIRS DU PEUPLE

1848

1848







LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

LES NÈGRES

ET

LES MARIONNETTES.

FABLE.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste! dit-il; quel débouché!
Fi, que c'est laid, sots que vous êtes!
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes; } *bis.*
Bons esclaves, amusez-vous.

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire ;
 Il s'attaque au roi des bossus,
 Qui, trouvant un exemple à faire,
 Vous l'assomme et *souffle* dessus.
 Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
 Nos gens poussent des rires fous.
 L'homme est infidèle à ses peines :
 Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle
 Leur plaît surtout par sa couleur.
 Il emporte Polichinelle;
 Autre accroc fait à la douleur.
 Cette fin charme l'auditoire :
 Un noir a triomphé pour tous.
 Les pauvres gens rêvent la gloire :
 Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique
 Où s'aggraveront leurs destins,
 De leur humeur mélancolique
 Ils sont tirés par des pantins.
 Tout roi que la peur désenivre
 Nous prodigue aussi des joujoux.
 N'allez pas vous lasser de vivre :
 Bons esclaves, amusez-vous. } *bis.*





L'ANGE GARDIEN.





LE MARIAGE.

Perrin, Éditeur, Rue N^o des Mathurins, 54.

L'ANGE GARDIEN.

AIR : *Jadis un célèbre empereur.*

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange;
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que Votre Altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?
Oui, dit l'ange; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.

Oui, dit l'ange; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange; mais, par pudeur,
Là, je te quittais à la porte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.

Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aïlle ?
Oui, dit l'ange ; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Ce pauvre diable ainsi parlant
Mettait en gaité tout l'hospice.
Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

LA MOUCHE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Au bruit de notre gaité folle,
Au bruit des verres, des chansons,
Quelle mouche murmure et vole,
Et revient quand nous la chassons? (bis.)
C'est quelque dieu, je le soupçonne,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne, }
Qu'elle bourdonne autour de nous. } bis.

Transformée en mouche hideuse,
 Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
 La Raison, déité grondeuse,
 Qu'irrite un si joyeux festin.
 L'orage approche, le ciel tonne;
 Voilà ce que dit son courroux.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire :
 « A ton âge on vit en reclus.
 » Ne bois plus tant, cesse de rire,
 » Cesse d'aimer, ne chante plus. »
 Ainsi son beffroi toujours sonne
 Aux lueurs des feux les plus doux.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison ; gare à Lisette !
 Son dard la menace toujours.
 Dieux ! il perce la collerette :
 Le sang coule ! accourez, Amours !
 Amours, poursuivez la félonne ;
 Qu'elle expire enfin sous vos coups.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire ! amis, elle se noie
 Dans l'Air que Lise a versé.
 Victoire ! et qu'aux mains de la Joie
 Le sceptre enfin soit replacé. (*bis.*)

Un souffle ébranle sa couronne ;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne , } *bis.*
Qu'elle bourdonne autour de nous.

LES LUTINS DE MONTLHÉRI.

AIR : *Ce soir-là sous son ombrage.*

A pied, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéri.
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé ;
Puis tout haut j'entends dire :
Notre règne est passé.

Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète :
Notre règne est passé.

« Non, dit la voix, plus de fêtes!

» Esprits, vite délogeons.

» La Raison, par ses conquêtes,

» Nous bannit des vieux donjons.

» Le monde a changé d'oracles ;

» Nos prodiges ont cessé.

» L'homme fait les miracles ;

» Notre règne est passé.

» Nous donnâmes à la Grèce

» Ces dieux créés pour les sens,

» Dont l'éternelle jeunesse

» Vivait de fleurs et d'encens.

» Dans la Gaule encor sauvage

» Pour nous le sang fut versé.

» Hélas! même au village

» Notre règne est passé.

» On nous vit, sous vos trophées,

» Paladins et troubadours,

» Enchaîner aux pieds des fées

» Les rois, les saints, les Amours.

» La magie à notre empire

» Soumit le ciel courroucé.

» Des sorciers j'entends rire ;

» Notre règne est passé.

» La Raison nous exorcise ;

» Esprits, fuyons sans retour. »

La voix se tait... O surprise!

J'ai cru voir crouler la tour.

De leur retraite chérie
 Tous ont fui d'un vol pressé.
 Au loin la voix s'écrie :
 Notre règne est passé.

LA COMÈTE DE 1832 ²¹.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Dieu contre nous envoie une comète ;
 A ce grand choc nous n'échapperons pas.
 Je sens déjà crouler notre planète ;
 L'Observatoire y perdra ses compas. (bis.)
 Avec la table adieu tous les convives !
 Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (bis.)
 Vite à confesse allez, âmes craintives. } bis.
 Finissons-en : le monde est assez vieux, }
 Le monde est assez vieux. (bis.)

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
 Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
 Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
 Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
 Va, franchissant des routes qu'on ignore,
 Contre un soleil te briser dans les cieux.
 Tu l'éteindrais ; que de soleils encore !
 Finissons-en : le monde est assez vieux,
 Le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
 De sots parés de pompeux sobriquets,
 D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
 De laquais-rois, de peuples de laquais?
 N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre;
 Vers l'avenir las de tourner les yeux?
 Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
 Finissons-en : le monde est assez vieux,
 Le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine;
 A petit bruit chacun lime ses fers;
 La presse éclaire, et le gaz illumine,
 Et la vapeur vole aplanir les mers.
 Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;
 L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.
 Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
 Finissons-en : le monde est assez vieux,
 Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie
 Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
 Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
 Du cercle heureux où Dieu sema le jour. (bis.)
 Mais je vieillis, la beauté me rejette;
 Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux. (bis.)
 Arrive donc, implacable comète. }
 Finissons-en : le monde est assez vieux, } bis.
 Le monde est assez vieux. (bis.)





By Warren

THE LIBERATION OF MEXICO

LE TOMBEAU DE MANUEL.

AIR : *Te souviens-tu? etc.*

Tout est fini; la foule se disperse;
 A son cercueil un peuple a dit adieu,
 Et l'amitié des larmes qu'elle verse
 Ne fera plus confiance qu'à Dieu.
 J'entends sur lui la terre qui retombe.
 Hélas! Français, vous l'allez oublier.
 A vos enfants, pour indiquer sa tombe,
 Prêtez secours au pauvre chansonnier. } *bis.*

Je quête ici pour honorer les restes
 D'un citoyen votre plus ferme appui.
 J'eus le secret de ses vertus modestes :
 Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
 L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
 Est par nous tous un tribut à payer.
 Près de sa fosse un ami s'agenouille :
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
 Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
 Sur les débris de la patrie en cendres,
 Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oubliais, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.





LE FEU DU PRISONNIER.





THE EDITOR'S OFFICE.

Ferran Editor

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
 Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
 Paix et concorde, au bruit sanglant des armes;
 Et sous le joug, espoir et liberté.
 Payez mes chants doux à votre mémoire :
 Je tends la main au plus humble denier.
 De Manuel pour consacrer la gloire,
 Prêtez secours au pauvre chansonnier. } *bis.*

LE FEU DU PRISONNIER.

LA FORCE, 1829.

Air du vaudeville de Tacquet.

Combien le feu tient douce compagnie
 Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
 Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
 Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*bis*)
 Il me fait voir, sur la braise animée,
 Des bois, des mers, un monde en peu d'instant. (*bis.*)
 Tout mon ennui s'envole à la fumée. }
 O bon Génie, amusez-moi longtemps. } *bis.*

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
 Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
 Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
 Je vois trois mâts sur des flots orageux.

Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
 Sous un beau ciel saluera le printemps.
 Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
 Et du soleil mesure la hauteur?
 C'est un ballon : voici la banderole,
 Et la nacelle et le navigateur.
 L'audacieux, si la pitié l'inspire,
 Doit de ces murs plaindre les habitants.
 Libre là-haut, quel air pur il respire!
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image :
 Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
 J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;
 La liberté, là, m'offrait le repos ²².
 Je franchirais ces monts à crête immense,
 Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
 Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage!
 Génie, allons sur ces coteaux boisés.
 En vain tout bas on me dit : Deviens sage ²³;
 Plie un genou, tes fers seront brisés. (*bis.*)
 Vous, qui, bravant le géôlier qui nous guette,
 Me rendez jeune à près de cinquante ans, (*bis.*)
 Sur ce brasier, vite, un coup de baguette. } *bis.*
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

MES JOURS GRAS DE 1829.

AIR : *Dis-moi donc, mon petit Hippolyte.*

Mon bon Roi, Dieu vous tienne en joie!
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridoie ²⁴,
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés!
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon Roi, vous me le paîrez.

Dans votre beau discours du trône ²⁵;
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône;
Aussi me suis-je résigné.
Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paîrez, mon bon Roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.

Avec eux, ma verve en démençe
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon Roi, vous me le paîrez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
« Bah! dit-elle; tant pis pour lui! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur! Lise est infidèle :
Vous me le paîrez, mon bon Roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche ;
J'écris dessus : Pour Charles-Dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon Roi, vous me le paîrez.





LE QUATORZE JUILLET.





THE SPOONING.

LE 14 JUILLET.

LA FORCE, 1829.

Ain : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
 J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!
 A la Bastille! aux armes! vite, aux armes!
 Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. (*bis.*)
 Je vois pâlir et mère et femme et fille;
 Le canon gronde aux rappels du tambour. (*bis.*)
 Victoire au peuple! il a pris la Bastille! } *bis.*
 Un beau soleil a fêté ce grand jour, }
 A fêté ce grand jour ²⁶. (*bis.*)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse.
 Les femmes vont redisant mille exploits.
 Héros du siège, un soldat bleu qui passe ²⁷
 Est applaudi des mains et de la voix.
 Le nom du roi frappe alors mon oreille;
 De Lafayette on parle avec amour.
 La France est libre et ma raison s'éveille.
 Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
 Guida mes pas sur d'immenses débris.

« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave,
 » Le despotisme étouffait tous les cris.
 » Mais des captifs pour y loger la foule,
 » Il creusa tant au pied de chaque tour,
 » Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 » A fêté ce grand jour.

» La Liberté, rebelle antique et sainte,
 » Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
 » A son triomphe appelle en cette enceinte
 » L'Égalité, qui redescend des cieux.
 » De ces deux sœurs là foudre gronde et brille.
 » C'est Mirabeau tonnant contre la Cour.
 » Sa voix nous crie : Encore une Bastille!
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 » A fêté ce grand jour.

» Où nous semons chaque peuple moissonne.
 » Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
 » Portent, tremblants, la main à leur couronne,
 » Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
 » Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
 » S'ouvre et du globe accomplira le tour.
 » Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 » A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
 Le souvenir dans mon cœur sommeillait.





PASSEZ JEUNES FILLES.





LEA. 1847. W. 1847. 1847. P. 18.

Person Editeur

Mais je revois, après quarante années,
 Sous les verrous, le Quatorze Juillet. (*bis.*)
 O Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire,
 Redit ta gloire aux murs de ce séjour. (*bis.*)
 A mes barreaux l'aurore vient sourire; }
 Un beau soleil fête encor ce grand jour, } *bis.*
 Fête encor ce grand jour. (*bis.*)

PASSEZ, JEUNES FILLES.

AIR :

Dieu! quel essaim de jeunes filles
 Passe et repasse sous mes yeux!
 Au printemps toutes sont gentilles;
 Toutes; mais quoi! me voilà vieux.
 Cent fois redisons-leur mon âge :
 Les cœurs jeunes sont insensés.
 Endossons le manteau du sage.
 Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
 Zoé, votre mère, entre nous,
 Dirait de combien je retarde
 Quand vient l'heure du rendez-vous.
 Pour un amant elle est sévère :
 S'il n'aime trop, il n'aime assez.

Suivez les conseils d'une mère.
Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore ;
Aux maris gaiement vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles ;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.

LE
CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

LA FORCE, 1829.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Quel beau mandement vous nous faites ²⁸ !
 Prélat, il me comble d'honneur !
 Vous lisez donc mes chansonnettes ?
 Ah ! je vous y prends, Monseigneur. (*bis.*)
 Entre deux vins, souvent ma muse
 Perdit son bandeau virginal.
 Petit péché, si son ivresse amuse,
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Ça, que vous semble de Lisette
 Qui dicta mes chants les plus doux ?
 Vous vous signez sous la barrette !
 Lise a vieilli ; rassurez-vous.
 Des jésuites elle raffole ²⁹ ;
 Et priant Dieu tant bien que mal,
 Pour leurs enfants Lise tient une école.
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

A chaque vers patriotique ³⁰,
 Je vous vois me faire un procès.
 Tout prélat se croit hérétique
 Qui chez nous a le cœur français.
 Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
 J'aime avant tout le sol natal.
 J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
 Vous grand lévite ultramontain,
 N'y trouvez-vous pas des maximes
 Dignes du bon Samaritain ³¹?
 D'huile et de baume les mains pleines,
 Il eût rougi d'aigrir le mal.
 Ah! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Enfin, avouez qu'en mon livre
 Dieu brille à travers ma gaité.
 Je crois qu'il nous regarde vivre;
 Qu'il a béni ma pauvreté.
 Sous les verrous, sa voix m'inspire
 Un appel à son tribunal.
 Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Au fond vous avez l'âme bonne.
 Pardonnez à l'homme de bien,
 Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
 Votre mandement peu chrétien.

Mais au Conclave on met la nappe ³²,
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

COUPLET.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes ;
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse ;
Mais je possède une gaité
Qui n'offense point la tristesse.

MON TOMBEAU.

AIR d'*Aristippe.*

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise! amis; point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;
Buvons gaiement l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie;
Mangeons gaiement l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle.
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaiement l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur.
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaiement l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi, que mon nom sur la pierre
 Soit déchiffré par un futur savant?
 Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
 Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
 Postérité, qui peux bien ne pas naître,
 A me chercher n'use point ton flambeau.
 Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
 Jeter gaiement l'argent de mon tombeau.

LES DIX MILLE FRANCS.

LA FORCE, 1829.

AIR : *T'en souviens-tu, etc.*, ou *vaudeville de Taconnet*.

Dix mille francs, dix mille francs d'amende ³³!
 Dieu! quel loyer pour neuf mois de prison!
 Le pain est cher et la misère est grande,
 Et pour longtemps je dîne à la maison.
 Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
 « Non! non! jeûnez et vous et vos parents.
 » Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre ³⁴,
 » De par le Roi, payez dix mille francs! »

Je paierai donc; mais, las! que va-t-on faire
 De cet argent que si bien j'emploierais?

D'un substitut sera-t-il le salaire?
 D'un conseiller paîra-t-il les arrêts?
 Déjà s'avance une main longue et sale :
 C'est la police et ses comptes courants.
 Quand sur ma muse on venge la morale ³⁵,
 Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
 Sur mon budget portons les affamés.
 Au pied du trône une harpe se rouille :
 Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ³⁶?
 Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
 Envahissez croix, titres, biens et rangs.
 Dût-on encor briser la sainte Ampoule ;
 Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître ³⁷!
 Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
 Fiers de servir, ils font au gré du maître
 Signes de croix, saluts ou rigodons.
 A tout gâteau leur main fait large entaille :
 Car ils sont grands, même infiniment grands.
 Ils nous feront une France à leur taille.
 Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
 Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or ;
 Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
 Ah! saint Ignace a pillé le trésor.
 De mes refrains l'un des siens qui le venge,
 Promet mon âme aux gouffres dévorants ³⁸.





LE JUIF ERRANT.





THE MAN WITH THE STAFF

1850

Déjà le diable a plumé mon bon ange ³⁹.
 Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
 Deux et deux quatre ; et trois, sept ; et trois, dix.
 C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine,
 Sans rien payer fut exilé jadis ⁴⁰.
 Le fier Louis eût biffé la sentence
 Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
 Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance ⁴¹ ;
 Vive le Roi ! voilà dix mille francs ⁴².

LE JUIF ERRANT.

AIR du *Chasseur rouge* d'Amédée de BEAUPLAN.

Chrétien, au voyageur souffrant
 Tends un verre d'eau sur ta porte.
 Je suis, je suis le Juif errant,
 Qu'un tourbillon toujours emporte. (*bis.*)
 Sans vieillir, accablé de jours,
 La fin du monde est mon seul rêve.
 Chaque soir j'espère toujours ;
 Mais toujours le soleil se lève.
 Toujours, toujours, (*bis.*) } *bis.*
 Tourne la terre où moi je cours, }
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
 Sur la cendre grecque et romaine,
 Sur les débris de mille états,
 L'affreux tourbillon me promène. *(bis.)*
 J'ai vu sans fruit germer le bien,
 Vu des calamités fécondes ;
 Et pour survivre au monde ancien,
 Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
 Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
 A tout ce qui meurt je m'attache.
 Mais du toit prêt à me bénir
 Le tourbillon soudain m'arrache. *(bis.)*
 Plus d'un pauvre vient implorer
 Le denier que je puis répandre,
 Qui n'a pas le temps de serrer
 La main qu'en passant j'aime à tendre.
 Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

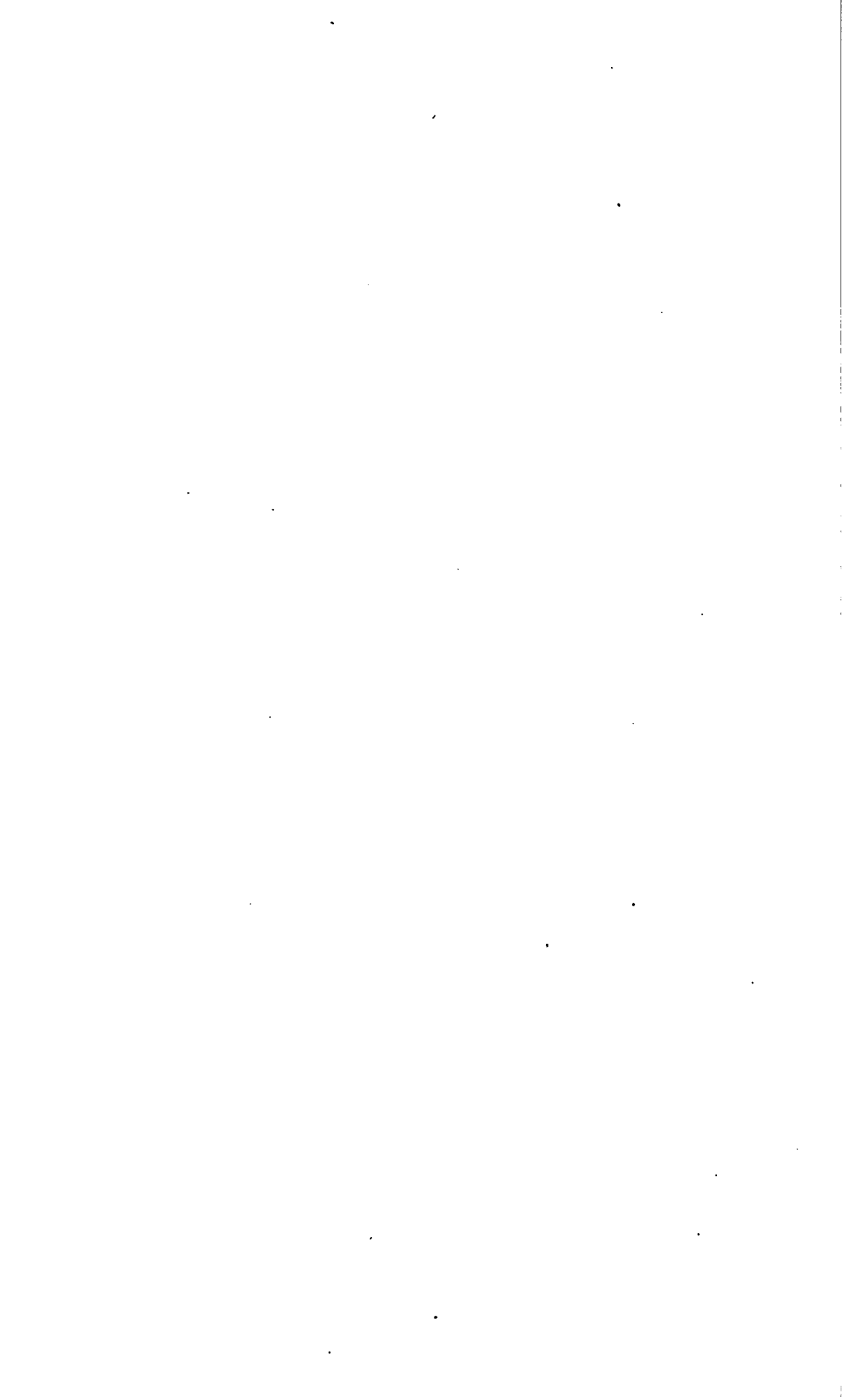
Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
 Sur le gazon, au bord de l'onde,
 Si je repose mes douleurs,
 J'entends le tourbillon qui gronde. *(bis.)*
 Eh ! qu'importe au ciel irrité
 Cet instant passé sous l'ombrage ?



LE JUIF ERRANT

Par M. F. F. F.

Paris, chez M. F. F. F.



Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux,
Des miens me retracent l'image ;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage. (*bis.*)
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaira leur poussière.

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace ;
Pour m'arrêter je me roidis ;
Mais le tourbillon me dit : « Passe! (*bis.*)
» Passe! » et la voix me crie aussi :
» Reste debout quand tout succombe.
» Tes aïeux ne t'ont point ici
» Gardé de place dans leur tombe. »

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
 L'homme-dieu respirant à peine...
 Mais sous mes pieds fuit le chemin ;
 Adieu, le tourbillon m'entraîne. (bis.)
 Vous qui manquez de charité,
 Tremblez à mon supplice étrange :
 Ce n'est point sa divinité,
 C'est l'humanité que Dieu venge.
 Toujours, toujours, (bis.) }
 Tourne la terre où moi je cours, } bis.
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

COUplet.

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

Notre siècle, penseur brutal,
 Contre Delille s'évertue.
 Tel vécut sur un piédestal
 Qui n'aura jamais de statue.
 Artiste, poète, savant,
 A la gloire en vain on s'attache ;
 C'est un linceul que trop souvent
 La postérité nous arrache.





IMP. G. NARON.

LA FILLE DU PEUPLE





LA FILLE DU PEUPLE.





MA. FICOLLS. DU. P. S. P. S. P. S. P. S.

Perceps. Edusar

LA FILLE DU PEUPLE.

Ain d'*Aristippe*.

Fille du peuple, au chantre populaire,
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire ;
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeois ;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.

En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
 Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
 Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
 A plus que toi de décence et d'attraits ;
 Possède un cœur plus riche de jeunesse,
 Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
 Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
 J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
 Il te devait au chantre de sa gloire.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

LE CORDON, S'IL VOUS PLAÎT !

CHANSON FAITE A LA FORCE,

POUR

LA FÊTE DE MARIE.

AIR du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie ;
 Hâtons-nous, le plaisir m'attend.
 Le pied poudreux, la main fleurie,
 Là-bas arrivons en chantant. (*bis.*)
 Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,

Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.
 Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre. } *bis.*
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; }
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)

Vite, portier; car on m'accuse
 D'oublier l'heure du repas.
 Jouy déjà gronde ma muse
 Dont il soutint les premiers pas ⁴³.
 D'amis nombreux quelle troupe riante,
 Et de beautés quel brillant chapelet!
 Dans sa prison l'Aï s'impatiente.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
 A revenir toujours trop lents!
 Pour nous, l'un de l'autre diffère
 Au plus par quelques cheveux blancs.
 Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
 Voir ses élus toujours au grand complet!
 Volons chanter la liberté près d'elle.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
 Mes petits vers vont refroidir.
 D'un digne époux j'y fais l'éloge;
 Forçons Marie à m'applaudir.
 Puis, montrons-la courant plaindre des peines,

Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
 Et consoler un ami dans les chaînes.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
 Répond qu'on ne sort pas ainsi;
 Que j'écrive au propriétaire;
 Que je dois trois termes ici ⁴⁴. (*bis.*)
 Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre!
 Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet.
 Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; } *bis.*
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

DENYS, MAITRE D'ÉCOLE ⁴⁴.

LA FORCE, 1829.

AIR : *Il faut bientôt quitter l'empire.*

Denys, chassé de Syracuse,
 A Corinthe se fait pédant,
 Ce roi que tout un peuple accuse,
 Pauvre et déchu, se console en grondant. (*bis.*)
 Maître d'école au moins il prime;



DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.

Révant un jour que l'on conspire ;
 Révant qu'il court de grands dangers,
 Ce fou, tremblant pour son empire,
 Voit ses marmots narguer deux étrangers.
 Chers étrangers, dans ce repaire
 Entrez, dit-il ; sur eux vengez mes droits ;
 Frappez ; pour eux je suis un père.
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
 De maint enfant trop bien fessé,
 L'accablant de plaintes amères,
 L'ancien tyran, de Corinthe est chassé. (*bis.*)
 Mais pour agir encore en maître,
 Maudire encor sa patrie et ses lois, (*bis.*)
 De pédant, Denys se fait prêtre.
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)

LAIDEUR ET BEAUTÉ.

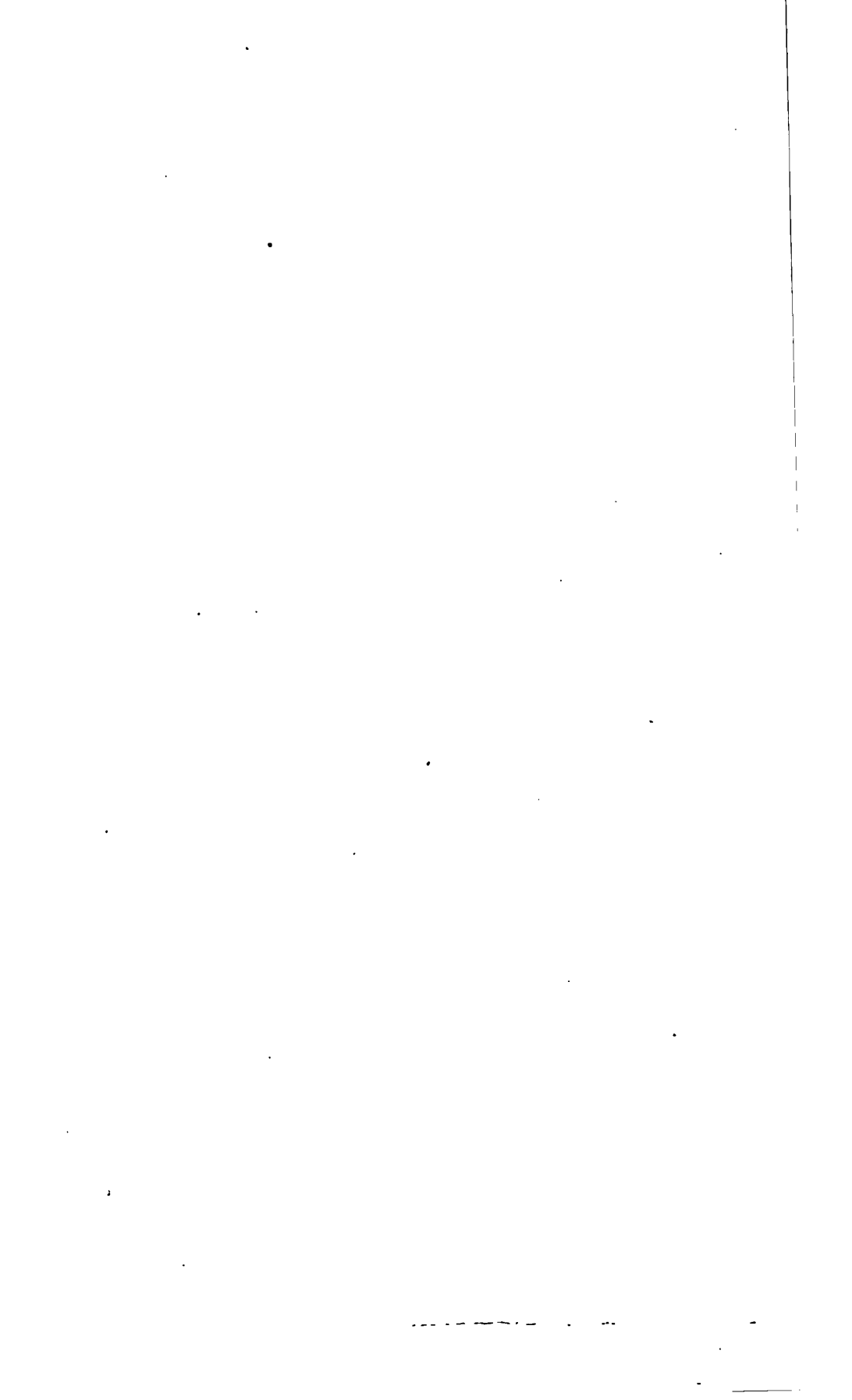
AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Sa trop grande beauté m'obsède ;
 C'est un masque aisément trompeur.
 Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
 Mais laide, laide à faire peur.



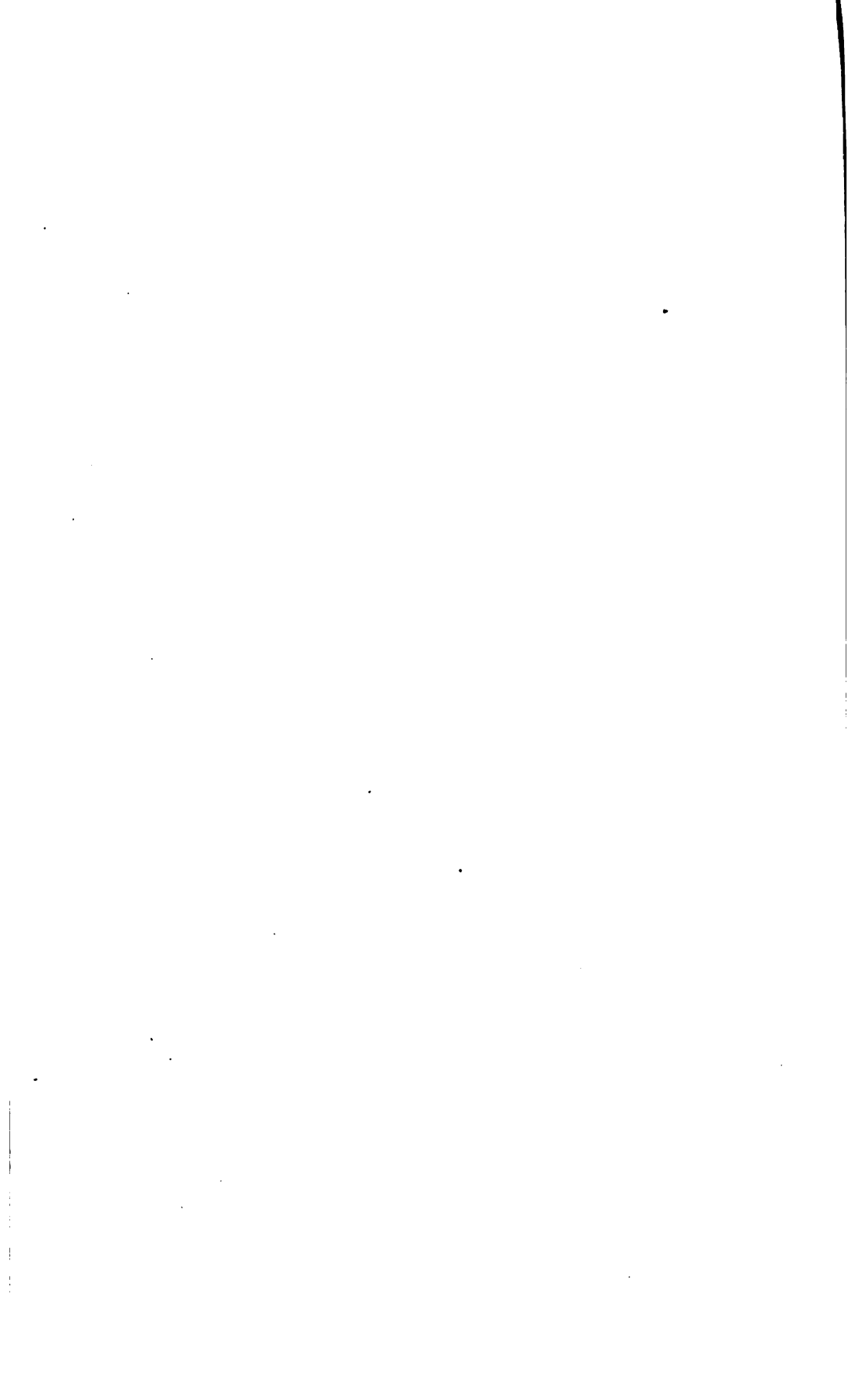
JEAN-BAPTISTE SAINT-PIERRE.

Perroux & Co.





L'ARDEUR ET BEAUTÉ.



Belle ainsi faut-il que je l'aime!
 Dieu, reprends ce don éclatant ;
 Je le demande à l'enfer même.
 Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparait le diable ;
 C'est le père de la laideur :
 « Rendons-la, dit-il, effroyable,
 » De tes rivaux trompons l'ardeur.
 » J'aime assez ces métamorphoses.
 » Ta belle ici vient en chantant :
 » Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
 » La voilà laide et tu l'aimes autant. »

Laide! moi! dit-elle, étonnée.
 Elle s'approche d'un miroir,
 Doute d'abord, puis, consternée,
 Tombe en un morne désespoir.
 « Pour moi seul tu jurais de vivre,
 » Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
 » A mon seul amour il te livre.
 » Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes,
 Alors sa douleur m'attendrit :
 Ah! rendez, rendez-lui ses charmes.
 Soit! répond Satan qui sourit.
 Ainsi que naît la fraîche aurore,
 Sa beauté renaît à l'instant.
 Elle est, je crois, plus belle encore ;
 Elle est plus belle et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
 Qu'on lui rend bien tous ses appas;
 Des pleurs restent sur sa figure,
 Qu'elle essuie en grondant tout bas.
 Satan s'envole, et la cruelle
 Fuit et s'écrie en me quittant :
 Jamais fille que Dieu fit belle
 Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

LE VIEUX CAPORAL.

1829.

Air du Vilain, ou de Ninon chez madame de Sévigné.

En avant! partez, camarades,
 L'arme au bras, le fusil chargé.
 J'ai ma pipe et vos embrassades;
 Venez me donner mon congé.
 J'eus tort de vieillir au service;
 Mais pour vous tous, jeunes soldats,
 J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)
 Conscrits, au pas;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas!



UN VILAIN DE CHAMP.

Perrotin, fils de





LE VIEUX CAPORAL.



Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.

Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire!

Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.

LE BONHEUR.

AIR :

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? dit l'Espérance;
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. (*bis.*)
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!

Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages. (*bis.*)
Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.





LES CINQ ÉTAGES.

COUPLET.

AIR :

Pauvres fous, battons la campagne ;
 Que nos grelots tintent soudain.
 Comme les beaux mulets d'Espagne,
 Nous marchons tous drelin dindin.
 Des erreurs de l'humaine espèce
 Dieu veut que chacun ait son lot ;
 Même au manteau de la Sagesse
 La Folie attache un grelot.

LES CINQ ÉTAGES.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans ;
 ou J'étais bon chasseur autrefois.*

Dans la soupente du portier
 Je naquis au rez-de-chaussée.
 Par tous les laquais du quartier,
 A quinze ans, je fus pourchassée.
 Mais bientôt un jeune seigneur
 M'enlève à leur doux caquetage.
 Ma vertu me vaut cet honneur ;
 Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches ;
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches ;
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah ! pour moi quel veuvage !
Mes pleurs respectent ma beauté ;
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme :
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur ; nouveaux amours !
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours ;
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne ;
Puis deux financiers vieux et laids ;
Même un prélat, Dieu me pardonne !
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout ; j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier.
Des nièces me sont nécessaires ;
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.





THE JOURNAL OF THE ...

Journal of the ...

Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

L'ALCHIMISTE ⁴⁶ :

Ain de la Bonne vieille, ou d'Aristippe.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte :
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots ⁴⁷.
Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses!
Vois-tu déjà le sourire des cours?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égaré!
« O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
» J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
» N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux.
A mon esprit ôte l'expérience;
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse;
Mais j'aime encor; je possède et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.

C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
 C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
 Celle que j'aime est sourde à la fortune.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
 Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
 « Non, non, dis-tu ; demain, lune nouvelle ;
 » Reconnençons ; demain nous serons dieux. »
 Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
 J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
 Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

CHANT FUNÉRAIRE

SUR

LA MORT DE MON AMI QUÉNES COURT.

AIR : *Échos des bois, errants dans ces vallons.*

Quoi ! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
 Sous ce drap noir, que j'asperge en silence ;
 Quoi ! ce cercueil, de cierges entouré,
 C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance !
 Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix } *bis.*
 De le bénir pour la dernière fois.

Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux,
De son enfer vienne effrayer nos larmes?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or -
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,
Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.

J'y vois pour moi se dérider les cieux
 Et mon pays daigne enfin me sourire.
 Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!
 Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
 Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
 Prend leur parfum pour un encens de gloire.
 Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
 Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
 Comme au flambeau que porte un ver luisant,
 Longtemps son nom se lire sur la pierre ⁴⁸!
 Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
 Il est parti, mais pour un meilleur monde.
 A mes chansons s'il peut rester encor
 Dans ce cercueil un écho qui réponde,
 Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix } *bis.*
 De le bénir pour la dernière fois.

JEANNE-LA-ROUSSE,
ou
LA FEMME DU BRACONNIER.

AIR : Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle ;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas ! des gardes qu'il courrouce
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

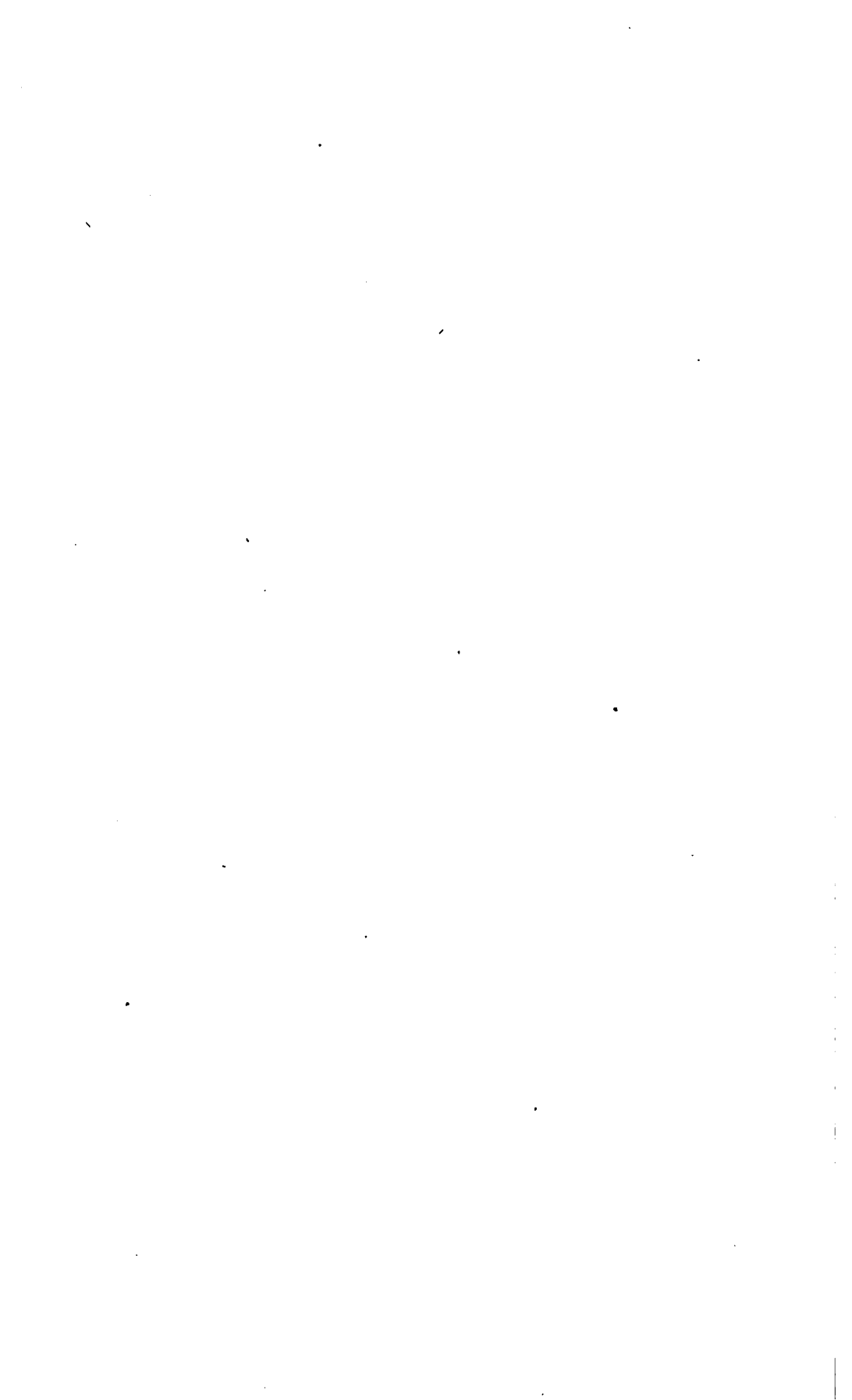
Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,



JESANNES LA ROUSSE.

Perron, Éditeur.





JEANNE LA ROUSSE.



La quitta, parce qu'au village
 On riait de ses cheveux roux.
 Puis deux, puis trois; chacun repousse
 Jeanne, qui n'a pas un denier.
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
 On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
 « Moi, pour femme je te choisis.
 « En vain les gardes font la ronde ;
 « J'ai bon repaire et trois fusils.
 « Faut-il bénir mon lit de mousse,
 « Du château payons l'aumônier. »
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
 On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
 Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
 Depuis, dans une joie amère,
 Accoucha seule au fond des bois.
 Pauvres enfants! chacun d'eux pousse,
 Frais comme un bouton printanier.
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
 On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
 Jeanne, fidèle à ses devoirs,
 Sourit encor; car de leur père
 Ses fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit; car sa voix douce
 Rend l'espoir à son prisonnier.
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
 On a surpris le braconnier.

LES RELIQUES

Air : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit
 Seul un soir je baisais la chässe.
 Vient un bon vieillard qui me dit :
 Veux-tu qu'il parle? Oh! oui, de grâce.
 Oui, dis-je; et me voilà béant.
 Voilà qu'il fait des croix magiques;
 Voilà le saint sur son séant,
 Qui dit, d'un ton de mécréant :
 « Dévots, baisez donc mes reliques;
 « Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,
 Il rit à s'en tenir les côtes.
 « Depuis huit siècles, poursuit-il,
 « Je grille en enfer pour mes fautes;
 « Mais un prêtre au nez bourgeonné,
 « Pour mieux dimer sur ses pratiques,

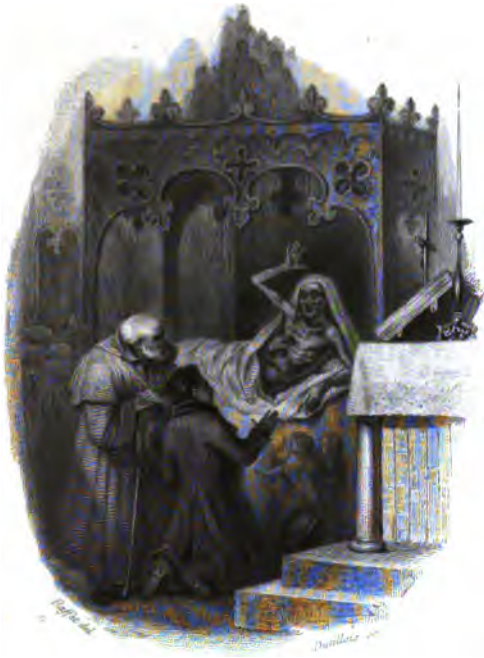


JEANNE-LA-ROUSSE

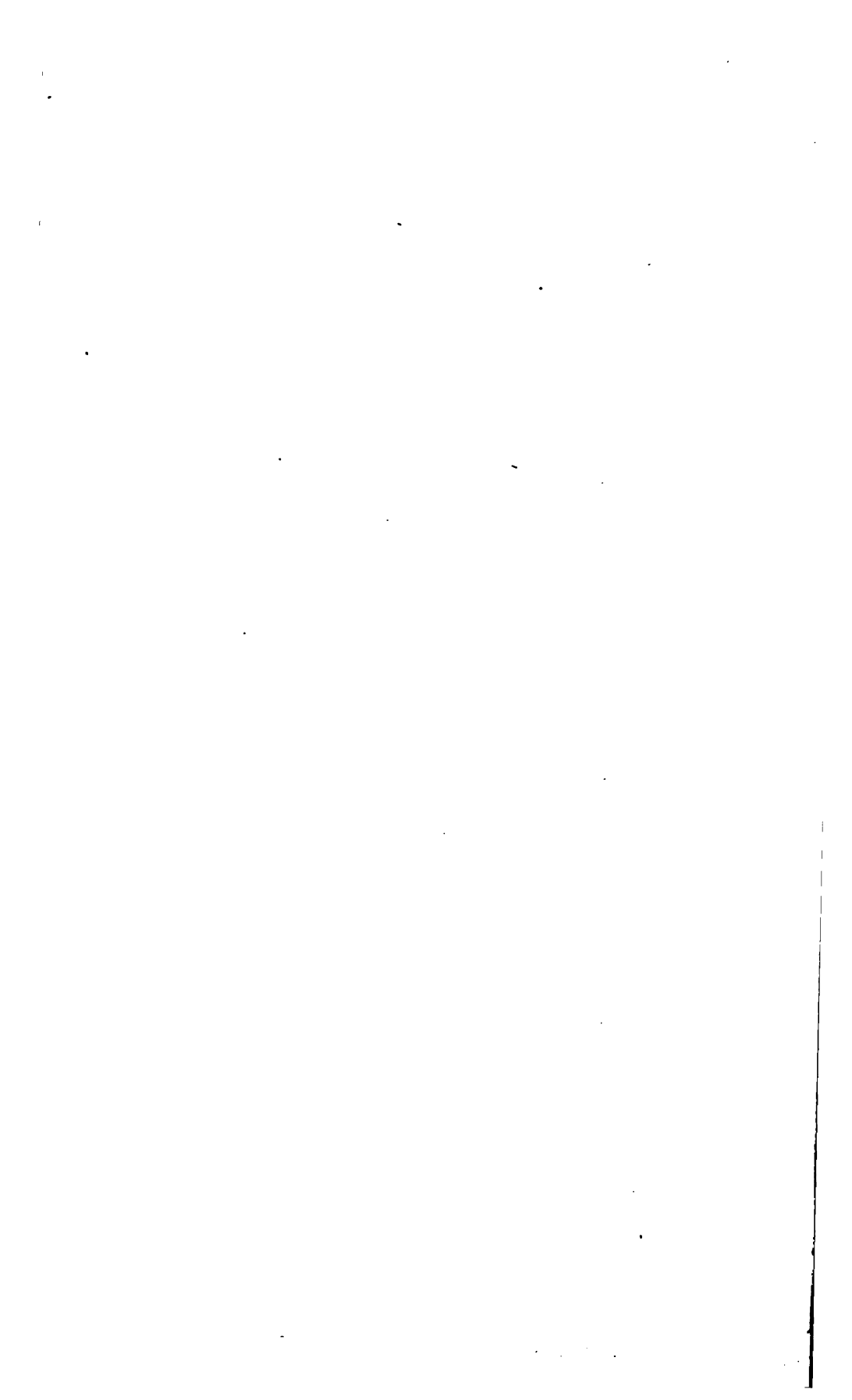
Paroisse d'Orléans

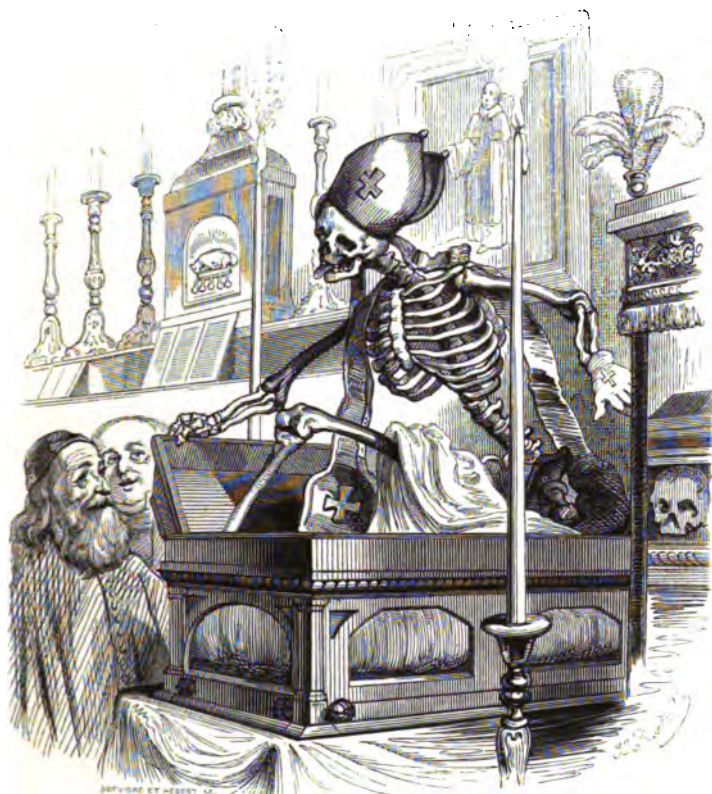
By



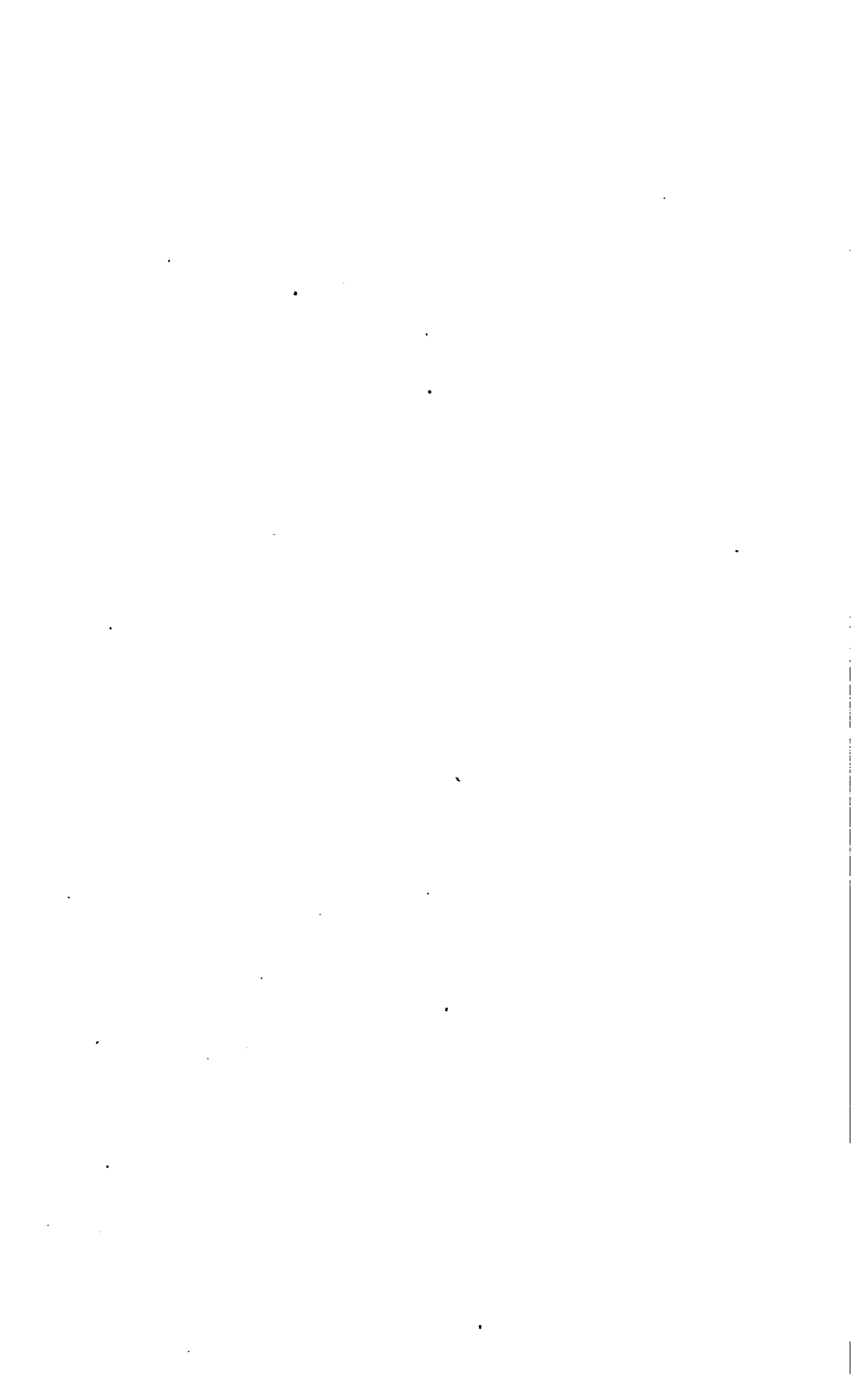


DES RELIQUES.





LES RELIQUES.



« Par un tour bien imaginé,
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage ;
« Puis, en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage.
« De leurs chasses, dans mes larcins,
« J'ai dépouillé les basiliques ;
« Au feu j'ai jeté de bons saints :
« Du ciel admirez les desseins.
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« Baisez, sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on priera dimanche.
« C'est une Juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grâce à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques ;
« Vingt moines sont morts énervés :
« Trouvez mieux, si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques ;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
« Baisez ce saint d'une autre espèce :

« Jadis de larron maladroit
« Il devint bourreau plein d'adresse.
« Nos rois, pour se bien divertir,
« L'occupaient aux fêtes publiques.
« Hélas! je lui dois, sans mentir,
« L'honneur de passer pour martyr.
« Dévots, baisez donc ses reliques;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Sous les noms de pieux patrons,
« Ainsi nos corps, mis en spectacle,
« Font pleuvoir l'argent dans les troncs :
« C'est là notre plus grand miracle.
« Mais du diable j'entends le cor.
« Bonsoir, messieurs les catholiques. »
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques !
Baisez, baisez donc des reliques !

LA NOSTALGIE

ou

LA MALADIE DU PAYS

Ain de la République.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu ; mais voyez mon visage :
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né.

La fièvre court, triste et froide, en mes veines ;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.

De la féerie égalant les merveilles,
 Votre Opéra confondrait nos sorciers.
 Au Saint des saints le ciel rendant hommage
 De vos concerts doit emprunter les sons.
 Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
 M'ont à moi-même inspiré des dédains.
 Des monuments j'admire ici la foule ;
 Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
 Palais magique, on dirait un mirage
 Que le soleil colore à son coucher.
 Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre :
 Près de mourir, il retourne à ses dieux.
 Là-bas mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
 Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
 J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
 L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
 Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! Pour moi remplis d'alarmes :
 « Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
 « C'est l'air natal qui séchera tes larmes ;
 « Va refleurir à ton premier soleil. »

Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né!

MA NOURRICE

CHANSON HISTORIQUE

AIR : *Dodo, l'enfant do*, etc.

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps !
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans
D'Auxerre avec moi prit le coche.

Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai :
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaietés de Piron.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme en s'en moquant tout bas
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine en voisin vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas ! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin;
Le goût de tous les gens d'église.
Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

LES CONTREBANDIERS.

CHANSON

ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR,

AUTEUR

DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN ⁴⁹.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*

Malheur! malheur aux commis!
 A nous, bonheur et richesse!
 Le peuple à nous s'intéresse :
 Il est de nos amis.
 Oui, le peuple est partout de nos amis;
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

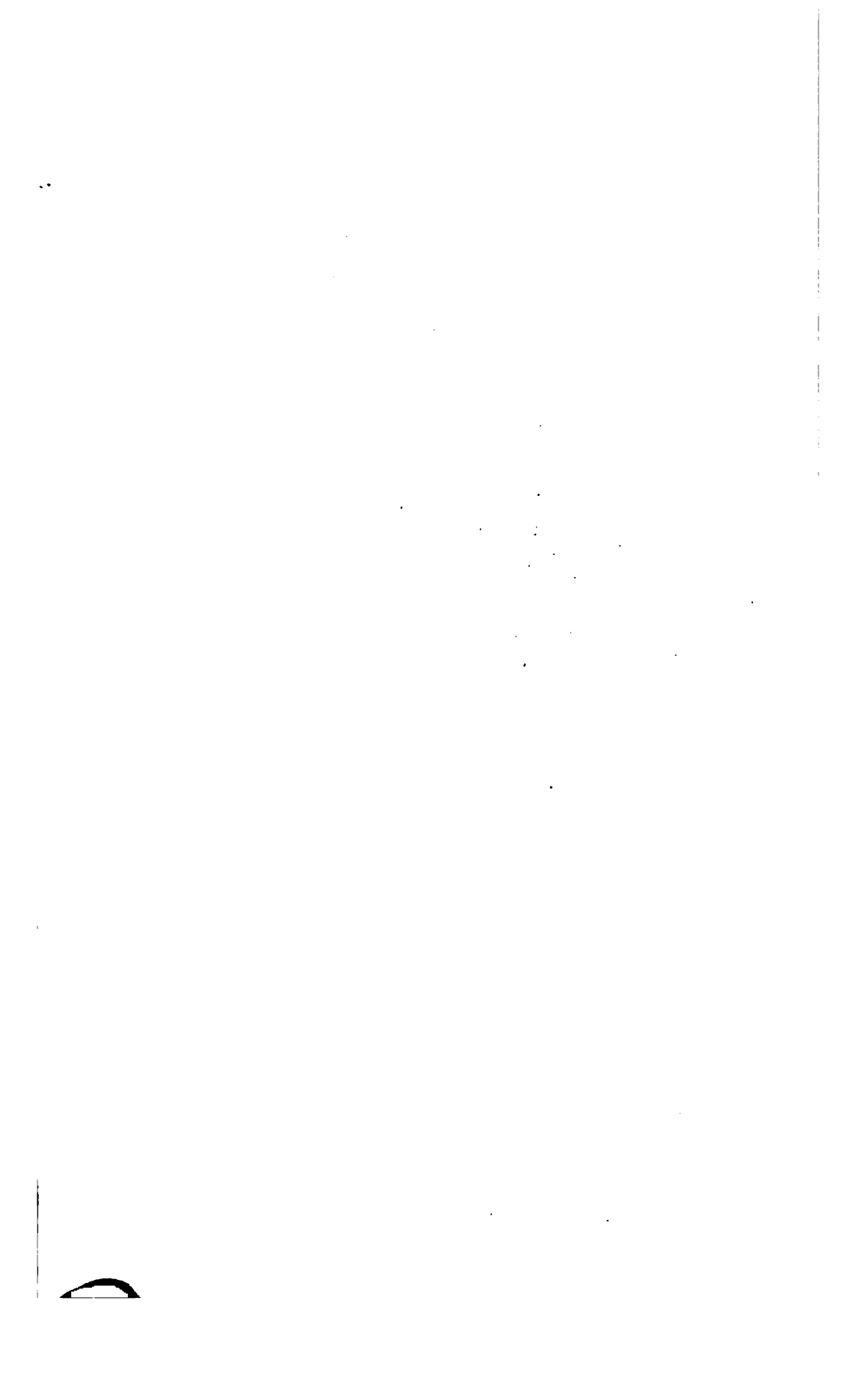
Il est minuit. Ça, qu'on me suive,
 Hommes, pacotille et mulets.
 Marchons, attentifs au qui-vive.
 Armons fusils et pistolets.
 Les douaniers sont en nombre;
 Mais le plomb n'est pas cher;
 Et l'on sait que dans l'ombre
 Nos balles verront clair.

Malheur! malheur aux commis!
 A nous, bonheur et richesse!



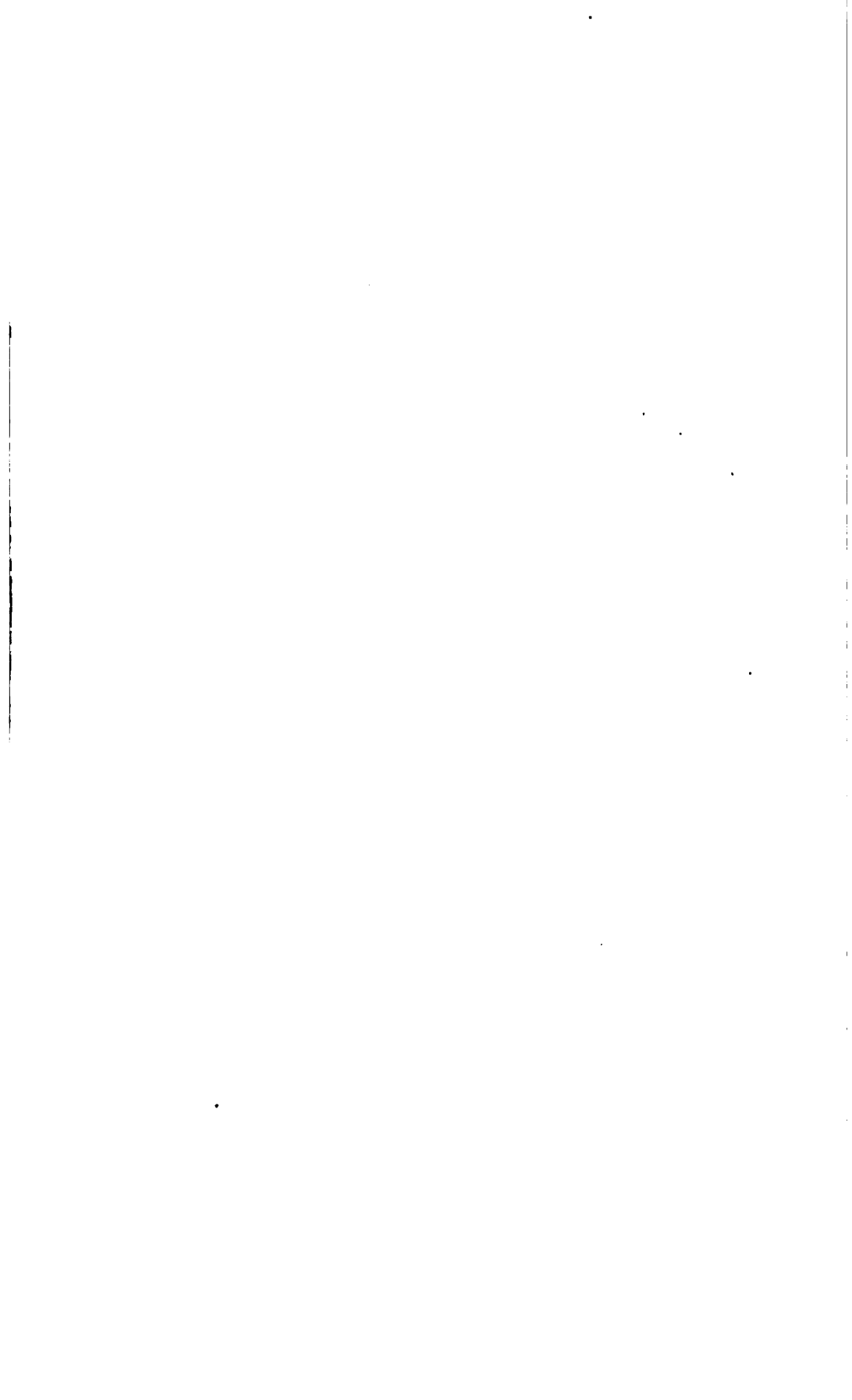
LES CONTREBANDEIERS.

Perrotin, Editeur





LES CONTREBANDIERS.



Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage,
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!
 A nous, bonheur et richesse!
 Le peuple à nous s'intéresse :
 Il est de nos amis.
 Oui, le peuple est partout de nos amis ;
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce ;
 Mais l'impôt barre les chemins.
 Passons : c'est nous qui du commerce
 Tiendrons la balance en nos mains.
 Partout la Providence
 Veut, en nous protégeant,
 Nivelier l'abondance,
 Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!
 A nous, bonheur et richesse!
 Le peuple à nous s'intéresse :
 Il est de nos amis.
 Oui, le peuple est partout de nos amis ;
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
 Des biens du ciel triplant le taux,
 Font mourir le fruit sur sa tige,
 Du travail brisent les marteaux.
 Pour qu'au loin il abreuve
 Le sol et l'habitant,



LES CONTREBANDIERS

Ferratin Edition

Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'un de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.
Non; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes
Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers!

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

**A MES AMIS,
DEVENUS MINISTRES.**

AIR :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.

De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume ⁵⁰,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laisse tantôt mes sabots et mon luth.





GOTTON.

Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

GOTTON.

AIR des Cancans.

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort ;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.

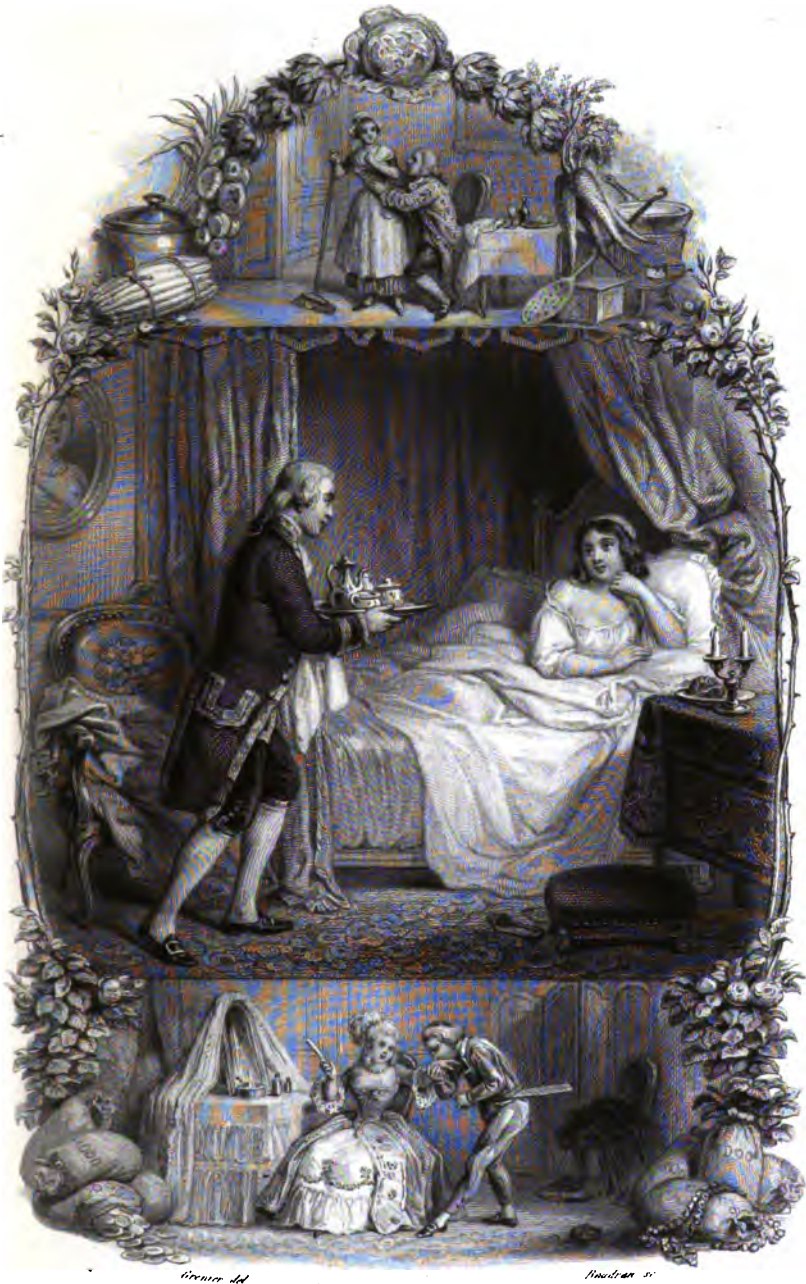
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins ;
Dormons tard dans des draps fins.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.



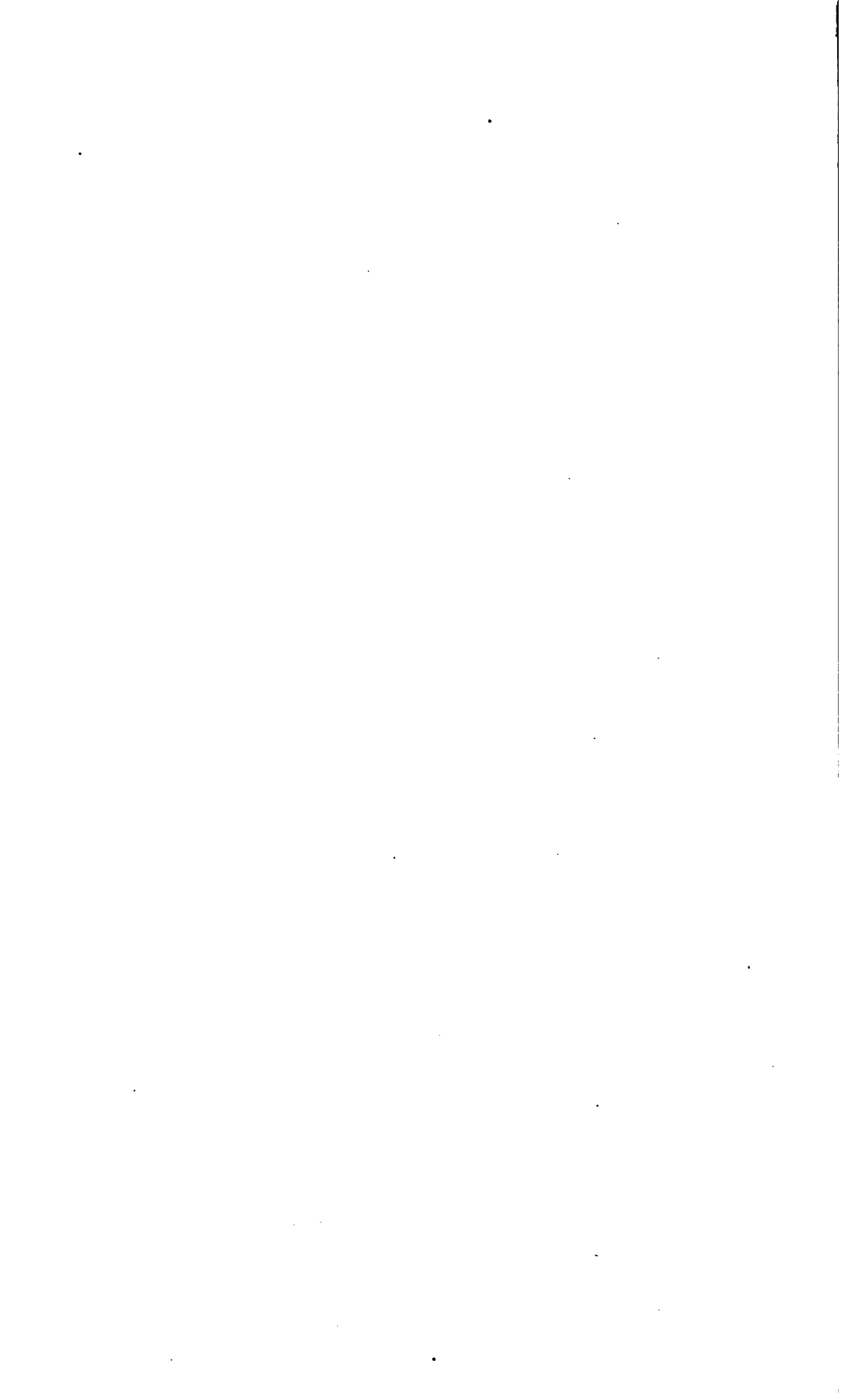
Wentworth del.

Houlston sc.

COTTON

1850

The Cotton Trade



Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés !
Notre maire, qui l'a fait ?
Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

A l'église, Dieu ! quel ton !
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Mais quoi ! l'infâme, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras ;
L'appelle petit coquin
Et l'habille en arlequin !

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux ;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu !

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos :
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

COLIBRI.

AIR : *Garde à vous!* (de la Fiancée).

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin. (*bis.*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde;
Du Pérou, de Golconde
M'apporter, dans nos ports,
Les trésors.
Mais, non; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes;
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour.

Mais, non ; j'en sais l'histoire :
Le monde à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes ;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus. (*bis.*)
Mon paradis s'arrange,
Dieux ! et l'oiseau se change
En piquante houri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri ! (*ter.*)

Ne soyez point ingrats pour nos musettes ;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

LE PROVERBE.

AIR :

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté ;
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princessé avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin ;
Alain lui transporte sa flamme,
Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante ;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.





LES FEUX FOLLETS.

La suivante, qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté ;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité ;
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit, traité comme un vilain.

LES FEUX FOLLETS.

AIR : *Faut l'oublier, disait Colette.*

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau ;
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais ;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants ;

Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : « Imprudent !
» La lumière par toi suivie
» Éclaire un bal de trépassés. »
Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : Je prierai,
Monsieur le curé, pour votre âme ;
Je m'imagine qu'il me dit :
« Faut-il que la beauté te rende
» Déjà rêveur, enfant maudit ! »
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,



LES FEUX FOLLETS

Ferdinand Lieben

Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais, hélas !
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne péris pas !
A-t-il ri de ta chute affreuse ?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instant,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admiraïs bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

HATONS-NOUS!

FÉVRIER 1834.

AIR : *Ah! si ma dame me voyait.*

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. (bis.)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle;
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Bien plus ; si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetez quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore !
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang ;
Criant : Pologne, on te seconde !
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour !
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas ! il leur faut des miracles !
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous ! mais je ne puis rien.
 O Roi des cieux, entends ma plainte :
 Père de la liberté sainte,
 De ce peuple unique soutien,
 Fais de moi son ange gardien.
 Dieu, donne à ma voix la trompette
 Qui doit réveiller du trépas,
 Pour qu'au monde entier je répète :
 Hâtez-vous ; l'honneur est là-bas. (*bis.*)

PONIATOWSKI ⁵².

JUILLET 1831.

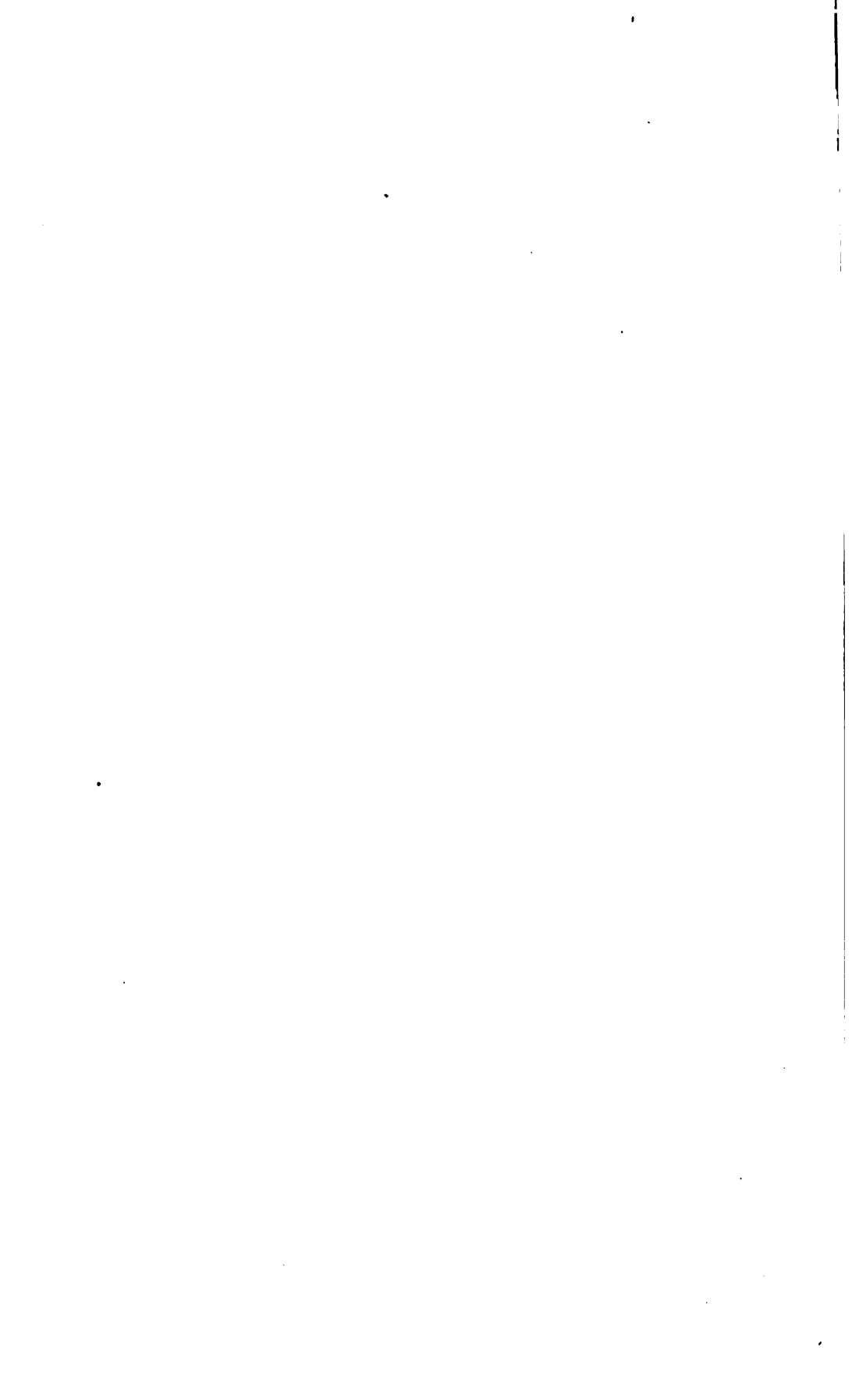
Ain des Trois couleurs.

Quoi ! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde !
 Devant Leipzig le sort s'est-il mépris ?
 Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde,
 D'un pont qui saute emporte les débris !
 Soldats, chevaux, péle-mêle, et les armes,
 Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
 Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
 « Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

« Rien qu'une main ? malheur à qui l'implore !
 » Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui ? »



PCNIATOWSKI.



Pour un héros que le fleuve dévore :
 Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
 Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare.
 A pas un cœur son cri n'est arrivé.
 De son coursier le torrent le sépare :
 « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Il va périr ; non ; il lutte, il surnage ;
 Il se rattache aux longs crins du coursier.
 « Mourir noyé! dit-il, lorsqu'au rivage
 » J'entends le feu, je vois luire l'acier!
 » Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance.
 » Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
 » Ah! qu'il m'en reste à verser pour la France!
 » Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! et sa main défaillante
 Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu!
 Mais un doux rêve, une image brillante
 Dans son esprit descend du sein de Dieu.
 « Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
 » Vole, combat, de sang russe abreuvé.
 » Un chant de gloire éclate à mon oreille.
 » Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! il n'est plus, et la rive
 Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
 Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
 Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;

Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie!),
Jusques au ciel son cri s'est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé! »

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

1824.

COUPLETS DE FÊTE

ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE 53.

Air de la République.

LES ENFANTS.

Daignez, monsieur, nous servir d'interprète.
Chantez pour nous Jacques qui fait du bien.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfants, ma plume est prête.

Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.
Je le peindrai pur, dans son opulence,
Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANTS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse
Qui trop souvent corrompt les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS.

Parlez plutôt de notre pauvre père.
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux surtout le peindre à la tribune.
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANTS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refléurit.

LES ENFANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfants! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parents Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une âme pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrit.
Plus grands que vous passent par la serrure ;
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

SEPTEMBRE 1831.

AIR d'Octavie.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérât aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur ⁵⁴.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute!
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Après du peuple est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

CONSEIL AUX BELGES.

MAI 1831.

Ain de la République.

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu! finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi; morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites-un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte;
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis-Treize.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

LE REFUS.

CHANSON

ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

AIR : Le premier du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or du moins on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,

J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté, c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

LA
RESTAURATION DE LA CHANSON.

JANVIER 1834.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Oui, chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On t^e détrônait ^{es}.
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De Quatre-vingt-neuf.
Mais point! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Depuis les jours de décembre ⁵⁶,
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre;
La Chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends ta couronne.
Messieurs, grand merci!

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid ⁵⁷.
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi.
Chanson, reprends ta couronne.
Messieurs, grand merci!

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois!
Qui maintient la paix publique
Peut venger nos droits.
Là-haut, quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de juillet.

Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci !
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là-bas il tonne,
On se signe ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux !
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si.....
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours.
Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai!
Chez eux la rose foisonne,
Chez moi, le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

SOUVENIRS D'ENFANCE.

1834.

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE,

VILLE OÙ J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790 A 1796.

Air de la Ronde des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renait au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut! parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geble,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnaient sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois ⁵⁸.





LE VIEUX VAGABOND.





LE VIEUX VAGABOND.





THE WOODS WAGABOND.

Perkins, del.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

LE VIEUX VAGABOND.

AIR : *Guide mes pas, ô Providence!* (des Deux Journées.)

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse
 Parce qu'on ne meurt pas de faim.
 J'espérais voir de ma détresse
 L'hôpital adoucir la fin.
 Mais tout est plein dans chaque hospice,
 Tant le peuple est infortuné.
 La rue, hélas! fut ma nourrice.
 Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
 J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
 Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
 Répondaient-ils, va mendier.
 Riches, qui me disiez : Travaille,
 J'eus bien des os de vos repas;
 J'ai bien dormi sur votre paille.
 Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
 Mais non : mieux vaut tendre la main.
 Au plus, j'ai dérobé la pomme
 Qui mûrit au bord du chemin.
 Vingt fois pourtant on me verrouille
 Dans les cachots, de par le roi.
 De mon seul bien on me dépouille.
 Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
 Que me font vos vins et vos blés,
 Votre gloire et votre industrie,
 Et vos orateurs assemblés?



LE VIEUX VAGABOND

By John Leech

Dans vos murs ouverts à ses armes,
 Lorsque l'étranger s'engraissait,
 Comme un sot j'ai versé des larmes.
 Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
 Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
 Ah! plutôt vous deviez m'instruire
 A travailler au bien de tous.
 Mis à l'abri du vent contraire,
 Le ver fût devenu fourmi;
 Je vous aurais chéris en frère.
 Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

COUPLETS

ADRESSÉS

A DES HABITANTS DE L'ÎLE-DE-FRANCE (ÎLE MAURICE).
 QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION
 DES BLESSÉS DE JUILLET,
 M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ.

AIR : *Tendres échos, errants dans ces vallons.*

Quoi! vos échos redisent nos chansons!
 Bons Mauriciens, ils sont Français encore!
 A travers flots, tempêtes et moussons,
 Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine!
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui, d'une mère, apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

CINQUANTE ANS.

AIR :

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?
Non; ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.
O combien nos jours sont rapides!
O combien j'ai perdu d'instant!
O combien je me sens de rides!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point : mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le temps.
Jadis, j'aurais dit : c'est Lisette.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste;
En haut, plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas, hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie!
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.





JACQUES.



JACQUES.





JACOQUES.

JACQUES.

AIR de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclorre;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.



JACQUES

Forster, Editeur



Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!,
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

LES ORANGS-OUTANGS.

Ain : *Un ancien proverbe nous dit ;
ou de Culpigi.*

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas !
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs, à son auditoire
Dit un jour : « Consultez l'histoire ;
» Messieurs, l'homme fut en tout temps
» Le singe des orangs-outangs.

» Oui ; d'abord, vivant de nos miettes,
» Il prit de nous l'art des cueillettes ;
» Puis, d'après nous, le genre humain
» Marcha droit, la canne à la main.
» Même avec le ciel qui l'effraie,
» Il use de notre monnaie.
» Messieurs, l'homme fut en tout temps
» Le singe des orangs-outangs.

» Il prend nos amours pour modèles ;
» Mais nos guenons nous sont fidèles.



LES ORANGES-OUTANGES.

» Sans doute il n'a bien imité
» Que notre cynisme effronté.
» C'est, chez nous, qu'à vivre sans gêne
» S'instruisit le grand Diogène.
» Messieurs, l'homme fut en tout temps
» Le singe des oranges-outangs.

» L'homme a vu chez nous une armée,
» D'un centre et d'ailes bien formée,
» Ayant, sous les chefs les meilleurs,
» Garde, avant-garde et tirailleurs.
» Il n'avait pas mis Troie en cendre,
» Que nous comptions vingt Alexandre.
» Messieurs, l'homme fut en tout temps
» Le singe des oranges-outangs.

» Avec bâton, épée ou lance,
» Tuer est l'art par excellence.
» Nous l'enseignons. Or dites-moi,
» Pourquoi l'homme est-il notre roi?
» Grands dieux! c'est fait pour rendre impie.
» Votre image est notre copie.
» Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
» Le singe des oranges-outangs. »

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours, singes, castors, abeilles,
Crieront : C'est un ours mal léché,
Votre homme; où l'avez-vous pêché?

Tout sot qu'il est, il me cajole.
Otons aux bêtes la parole;
Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des orangs-outangs.

LES FOUS.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète ⁵⁹,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faite
Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier ⁶⁰ nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions.
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme;
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère,
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain!

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.

Sur la croix que son sang inonde,
 Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
 Si demain, oubliant d'éclorre,
 Le jour manquait, eh bien ! demain
 Quelque fou trouverait encore
 Un flambeau pour le genre humain.

LE SUICIDE.

SUR LA MORT

DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS ⁶¹.

FÉVRIER 1832.

AIR d'Agéline (de WILHEM), ou du Tailleur et la Fée.

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close
 Où du charbon pèse encor la vapeur !
 Leur vie, hélas ! était à peine éclosse.
 Suicide affreux ! triste objet de stupeur !
 Ils auront dit : Le monde fait naufrage :
 Voyez pâlir pilote et matelots.
 Vieux bâtiment usé par tous les flots,
 Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
 Et vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons.
Nous n'avons rien; arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève!
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupé où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté;
Y touchions-nous? l'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter;
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.

Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protégé endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres





LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

AIR de la Contredanse des petits pâtés.

Dancez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dancez vite! obéissez donc ;
Il est le roi du rigodon.

Guilain, sous les charmilles,
Au temps de Rabelais,
Mit en train femmes, filles,
Bourgeois, manants, varlets.
Les bigots, par rancune,
Au sorcier criaient tous,
Disant : Au clair de lune
Il fait danser les loups.

Dancez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dancez vite, obéissez donc ;
Il est le roi du rigodon.

Qu'il ait ou non un charme,
Par lui tout va sautant;
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.

Dancez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dancez vite! obéissez donc;
Il est le roi du rigodon.

Un jour, sous sa fenêtre,
Passe un enterrement :
Le cortège et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent; la prière
Cède aux joyeux accords;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.

Dancez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dancez vite! obéissez donc;
Il est le roi du rigodon.

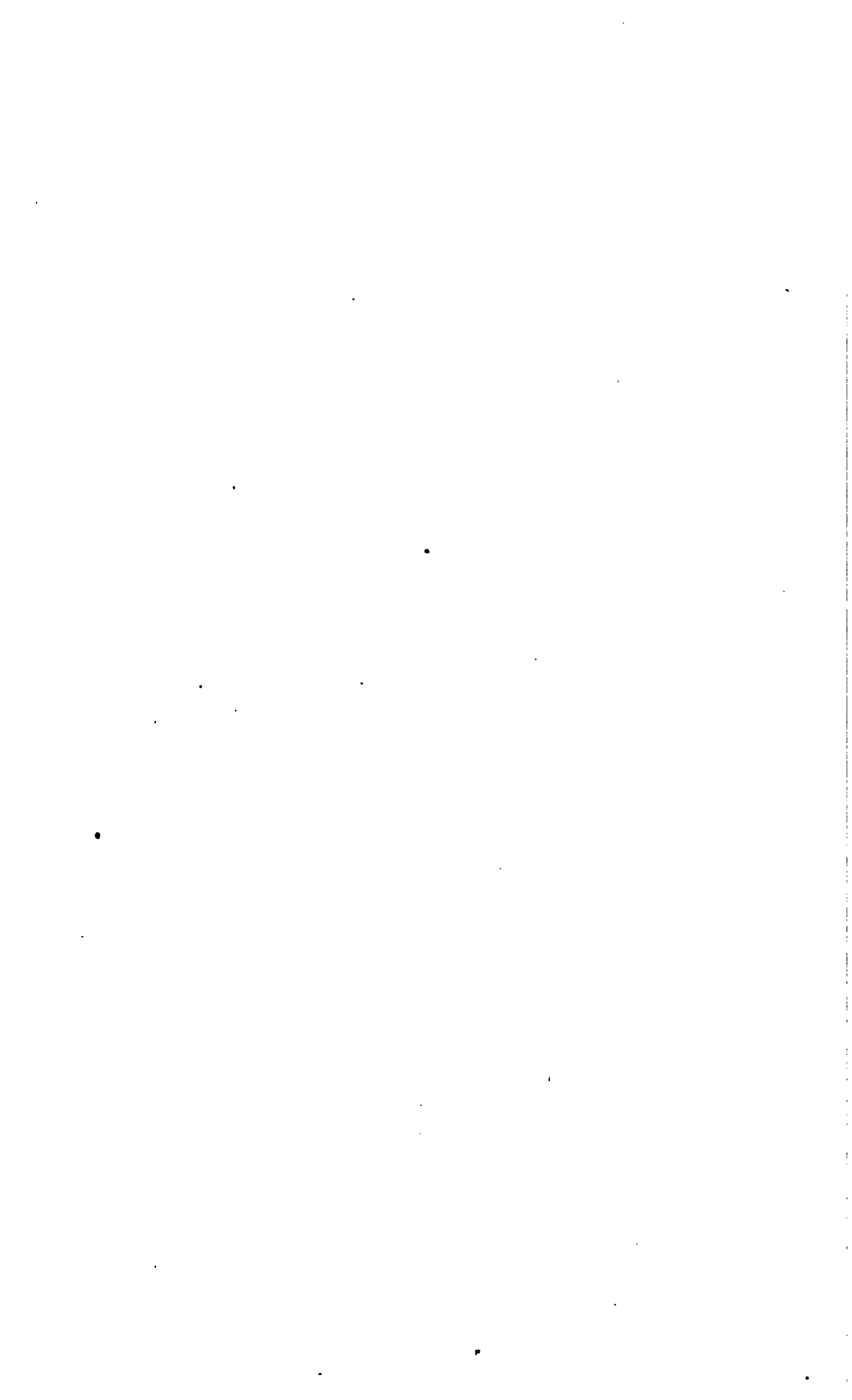
A la cour on l'appelle :
Il y va, le pauvre!



LE MÉNÉTHIER DE MEUDON

PAR M. DE LAUNAY

PAR M. DE LAUNAY





LE MENÉTHIER DE MEUDON

PAR M. L. L. L.

Là, que d'or étincelle!
Quel brillant cabaret!
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours;
Tout jusqu'à des caresses;
Tout, hors de vrais amours.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dansez vite! obéissez donc;
Il est le roi du rigodon.

Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gâté perd son coin.
Maint danseur de quadrille
Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille
Plus on fait de faux pas.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dansez vite! obéissez donc;
Il est le roi du rigodon.

Dieu! chacun bâille! ô rage!
Guilain désespéré
Fuit, et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.

La nuit, revient son ombre.
 Oyez ces sons lointains.
 Guilain, dans le bois sombre,
 Fait sauter les lutins.

Dancez vite! obéissez donc
 Au ménétrier de Meudon;
 Dancez vite! obéissez donc;
 Il est le roi du rigodon.

JEAN DE PARIS.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*

Ris et chante, chante et ris;
 Prends tes gants et cours le monde;
 Mais, la bourse vide ou ronde,
 Reviens dans ton Paris;
 Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris. (bis.)

Toujours, dit la chronique ancienne,
 Jean, sur son grand sabre, a sauté,
 Quand, de leur ville, avec la sienne
 Des sots comparaient la beauté :
 Proclamant sur son âme,
 En prose ainsi qu'en vers,



DÉTAIL

H. P. 1848

JEAN DE PARIS.



Les tours de Notre-Dame,
Centre de l'univers.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille ;
S'il cocufie un mandarin ;
Du peuple magot s'il se raille ;
A Paris s'il revient grand train ;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Je veux de l'or beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant ?
Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal !

Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

A la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin :
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :
« Que ma gloire s'étende
» Du Louvre aux boulevards ;
» Qu'un ramoneur y vende
» Mon buste pour six liards. »

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

En Perse il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit! répond-il; mais pour ma peine,
Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra

Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son Paradis !

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris. (bis.)

PRÉDICTION
DE NOSTRADAMUS⁶²

POUR L'AN DEUX MIL.

Air des Trois couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
» Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois. »

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillors, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur crierà : « L'homme à besace !
» Les mendiants sont bannis par nos lois. »
— « Hélas ! monsieur, je suis seul de ma race.
» Faites l'aumône au dernier de vos rois. »



REPRÉSENTATION DE LA LIBERTÉ ET DE LA JUSTICE.

Person, l'acteur





PREDICTIONS DE NOSTRADAMUS.



- « Es-tu vraiment de la race royale? »
 — « Oui, répondra cet homme fier encor.
 » J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
 » A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
 » Il les vendit pour nourrir le courage
 » De faux agents, d'écrivains maladroits.
 » Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
 » Faites l'aumône au dernier de vos rois.
- » Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
 » D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
 » Je tends la main; riches, partout vous êtes
 » Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
 » Je foule enfin cette plage féconde
 » Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
 » Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
 » Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens; je t'emmène
 » Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
 » Contre les rois nous n'avons plus de haine :
 » Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
 » En attendant que le sénat décide,
 » A ses bienfaits si ton sort a des droits,
 » Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
 » Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
 La république au prince accordera
 Cent louis de rente, et, citoyen utile,
 Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.

Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône (*bis*) au dernier de ses rois.

PASSY.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Paris, adieu ; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix!

LE VIN DE CHYPRE.

AIR du vaudeville de Prévillo et Taconnet.

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*.
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux ;
Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces ;
Souris, Phébus ; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux.
Mais de ma cave éloignez les Naiades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.

Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
 Figurons-nous ce ciel délicieux.
 A le peupler l'homme a dû se complaire.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air le bon homme Hésiode
 Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
 Faute d'idée, il allait faire une ode;
 De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
 Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
 Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
 L'outre était pleine; il en sort un olympe.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
 Nous opposons des diables peu tentants;
 Des loups-garoux, des goules, des vampires,
 Du moyen âge aimables passe-temps.
 Fi des damnés, des spectres et des tombes!
 Fi de l'horrible! il est contagieux.
 Chauves-souris, faites place aux colombes.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
 Ont dans ce vin bu l'immortalité.
 Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère
 Pour l'avenir peut-être aura chanté.
 Non; mais, d'Amours conduisant une troupe,
 Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
 En souriant elle remplit ma coupe.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

LES

QUATRE AGES HISTORIQUES.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris :
Tu vas couler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!
Où courons-nous? quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.

Groupes épars, sous des toits de charmillé,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante :
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous ; les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.



LA PAUVRE FEMME.



U. B. P. A. T. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

Pierrot, Educator

Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

LA PAUVRE FEMME.

AIR de mon Habit, ou d'Aristippe.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.
Ah ! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
 Au teint hâve, aux traits amaigris?
D'un grand spectacle, autrefois la merveille,
 Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
 S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
 Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
 Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
 La poursuivre de longs bravos!
Pour l'enlever au char qui la transporte,
 Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte!
 Ah! faisons-lui la charité.

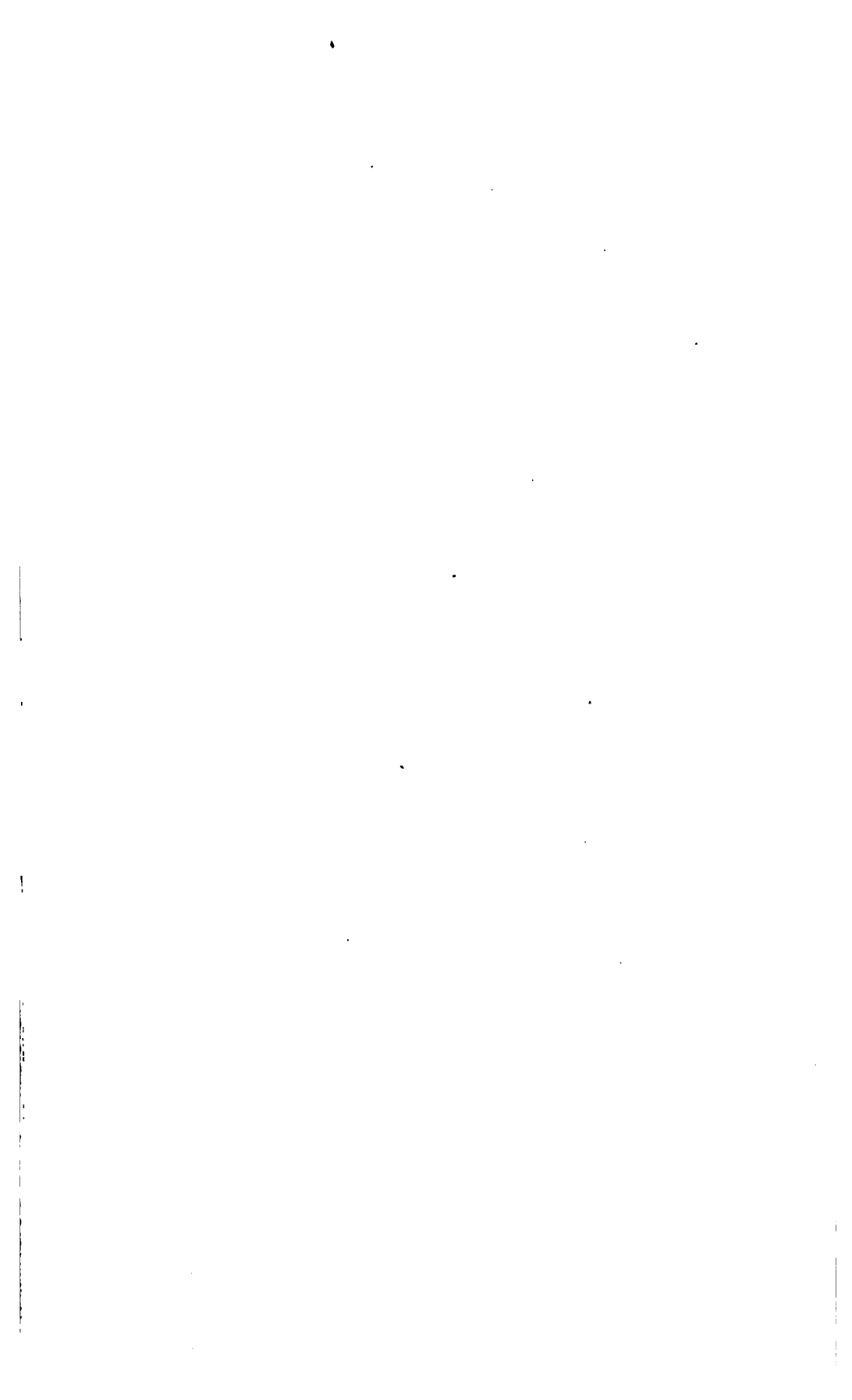
Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
 Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes!
 Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
 Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
 Ah! faisons-lui la charité.

Revers affreux! un jour la maladie
 Éteint ses yeux, brise sa voix;



LA PAUVRE FEMME

Lecroix, Editeur







LES TOMBEAUX DE JUILLET.





FOR TRANSPORTING THE SEVERED HEADS.

1848

Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

LES TOMBEAUX DE JUILLET.

1832.

Air d'Octavie.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
 » Venge mon trône en butte aux niveleurs.
 » Victoire aux lis! » Soudain Paris en foule
 S'arme et répond : Victoire aux trois couleurs!

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
 Par quels exploits fascinez-vous nos yeux?
 N'imitiez pas l'homme des Pyramides :
 Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une Charte on nous a fait l'aumône,
 Et sous le joug vous voulez nous courber!
 Nous savons tous comment s'écroule un trône.
 Dieu juste! encore un roi qui veut tomber.

Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
 Au fond du cœur nous crie : Égalité!
 L'égalité? c'est peut-être une route
 Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons! A nous l'Hôtel-de-Ville!
 A nous les quais! à nous le Louvre! à nous!
 Entrés vainqueurs dans le royal asile,
 Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
 Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
 Chasse en riant des princes qu'il déteste,
 Et de l'état garde à jeun les trésors!

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire ;
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ?

Voit-on venir le drapeau tricolore ?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
» Salut ! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère !
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre,
Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée,
Déserte en vain cet humble monument ;
En vain compare à l'émeute enivrée,
De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.
De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
Du coup qu'ici frappa votre courage,
La terre encore a longtemps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.



ADIEU, GRANDSONS.

Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.
Le monde ancien finit; d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ce fruit des Trois-Journées.
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français, des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures :
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

ADIEU, CHANSONS!

*Air du Tailleur et la Fée,
ou d'Agéline.*

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
» Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.

» Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
 » Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
 » Comme un clavier modulait tous les airs;
 » Où la gaité, vive et rapide flamme,
 » Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
 » Plus rétréci l'horizon devient sombre.
 » Des gais amis le long rire a cessé.
 » Combien là-bas déjà t'ont devancé!
 » Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre. »
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
 » A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
 » Le chant qui vole à l'oreille saisie,
 » Souffla tes vers, même aux plus ignorants.
 » Vos orateurs parlent à qui sait lire;
 » Toi, conspirant tout haut contre les rois,
 » Tu marias, pour ameuter les voix,
 » Des airs de vielle aux accents de la lyre. »
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Tes traits aigus, lancés au trône même,
 » En retombant aussitôt ramassés,
 » De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
 » Volaient en chœur jusqu'au but relancés.

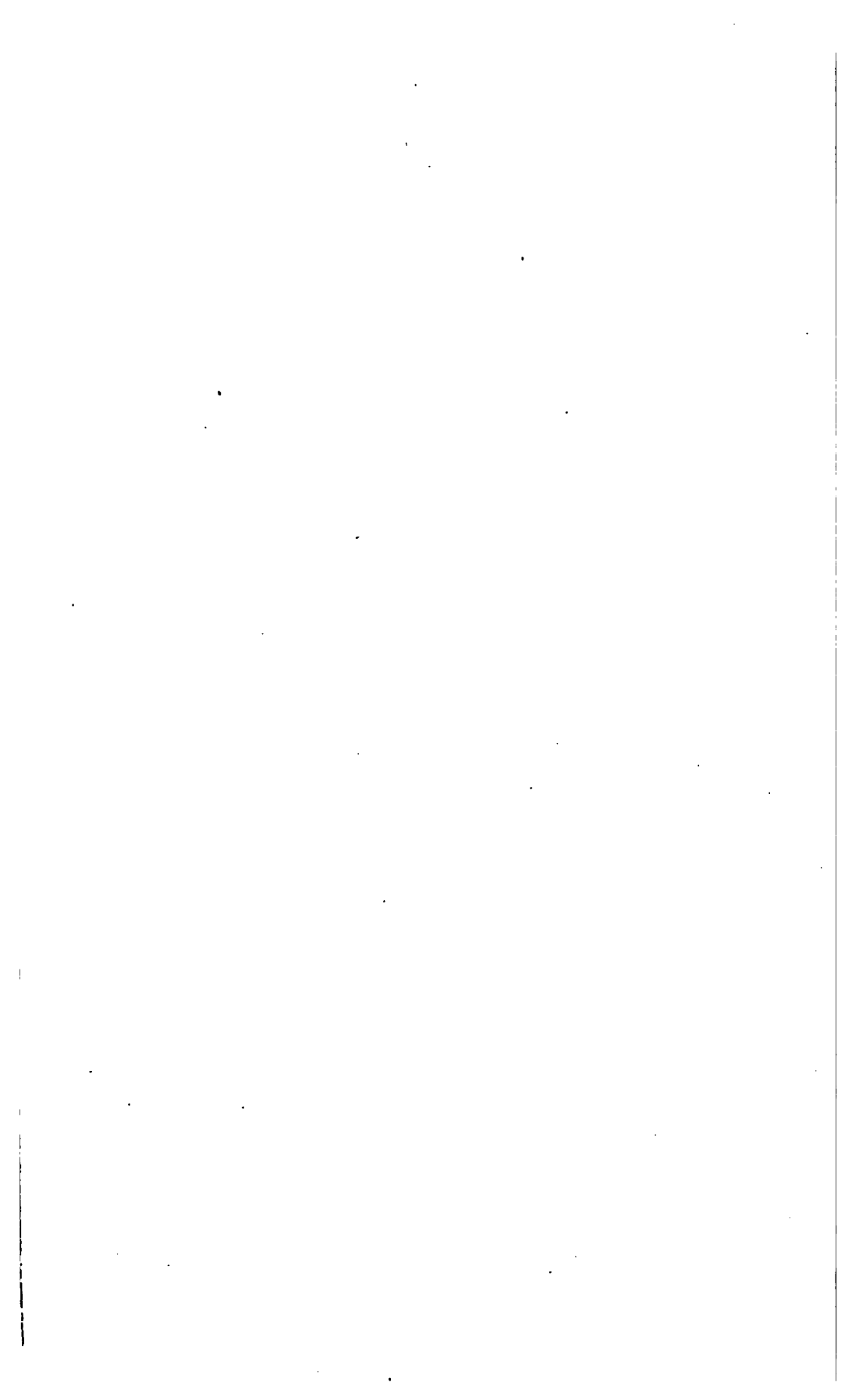
» Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
 » De vieux fusils l'abattent en trois jours.
 » Pour tous les coups tirés dans son velours,
 » Combien ta muse a fabriqué de poudre! »
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aiglon a grondé.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
 » Où du butin tu détournas les yeux.
 » Leur souvenir, couronnant tes années,
 » Te suffira, si tu sais être vieux.
 » Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
 » Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
 » Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
 » Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aiglon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
 Oui, vous sonnez la retraite à propos.
 Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
 J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
 Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
 De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
 Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
 Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait; l'aiglon a grondé.



DÉDICACE.



A M. LUCIEN BONAPARTE,

PRINCE DE CANINO.

PASSY, 15 janvier 1833.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désempoigné tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le

troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt; me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher
 » mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accep-
 » ter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous
 » continuez de cultiver votre talent par le travail,
 » vous ne soyez un jour un des ornements de notre
 » Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rythme :
 » ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élé-
 » gant, » etc., etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante; jamais, en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les *cent-jours*, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il

semblait avoir eue d'abord. Je le sentais ; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons ; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune ; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir ! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poète à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si

mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher ! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière !

PRÉFACE.

PRÉFACE.

NOVEMBRE 1815.

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en trois volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelai mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil,

une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

« C'est de l'écriture de Collé! » me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment » avec le manuscrit des Mémoires du premier de » nos chansonniers, et je vous en garantis l'authen- » ticité. Vous verrez en le lisant pourquoi il n'a pas » trouvé place dans ces Mémoires, qui ne contien- » nent pas toujours des choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION
ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en parait pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaissez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, feuilletant son manuscrit.

Quoi, monsieur ! vous exigez que je retranche....

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez ; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais

des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée *, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie* ; mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre ?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur ! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères ?

* Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence*.

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

* Plusieurs de ces raisonnements se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

COLLÉ.

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait mon livre irait le faire !

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître ?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur et très-censeur ?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre

à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaieté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet, je pourrais trouver vos raisons bonnes ; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer*.

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de

l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protège-t-il contre les censeurs !

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques !

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'ap-

payer de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier.....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudite m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flo-n-fions*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

Post-Scriptum de 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson

vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné ; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.



NOTES.

NOTES.

1

PSARA,

ou

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

2 Qui vint ici raconter tous tes maux ?

Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

3 Sur tant de morts menaçait nos soldats,

Le nombre des cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

⁴ Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse.

Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

⁵ La flotte hellène a surpris le rivage,

Quelque temps après la ruine de Psara les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque périt égorgée.

6

COUPLETS

SUR

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI.

Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures. Depuis l'époque où cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Scheffer.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

⁷ » Ils se font bénir par le pape.

Sa Sainteté a aussi fait des emprunts.

⁸ » Mais *sandis* ! n'est pas de l'hébreu.

Il est superflu de rappeler que le ministre des finances, à cette époque, était un citoyen de Toulouse.

LES PAUVRES AMOURS.

⁹ Chers petits culs nus d'Amours,

On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

A M. GOHIER.

¹⁰ Vous qui chantez comme on chante au bel âge,

M. Gohier avait alors près de 80 ans.

¹¹

LE SACRE

DE CHARLES-LE-SIMPLE.

Charles III, dit *le Simple*, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

¹² Dans l'église volent joyeux.

Au sacre de Charles X, on lâcha dans l'église, un grand nombre d'oiseaux, qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef. Cette imitation d'une vieille coutume nous valut un des morceaux de poésie les plus parfaits de madame Tastu, à qui nous devons tant de productions délicieuses.

¹³ » Rome, que l'article concerne,

L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait, dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on encore, n'en voulait pas jurer l'observation.

^{13 bis.} Vous pourriez faire un sacrilège.

Allusion à la fameuse loi du sacrilège, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

¹⁴ LE CONVOI DE DAVID.

Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

¹⁵ On lui dut le noble appareil

On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la révolution. Il faut ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mouvement imprimé aux arts par la révolution française.

Comme tous les réformateurs, David a dû pousser à l'exagération des principes avec lesquels il combattit l'école des Vanloo et des Boucher ; mais, malgré cette exagération, il n'en restera pas moins une de nos plus grandes gloires dans les arts.

16

BONSOIR.

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE.

C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

17 Demandez à l'ami Franchet.

Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur.

LES DEUX GRENADIERS.

18 Leur marraine un jour de combat,

Presque tous les maréchaux de l'empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient signalés sous Napoléon.

¹⁹ LE PETIT HOMME ROUGE.

Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

²⁰ Lors il était poudré,
Robespierre portait de la poudre.

²¹ LA COMÈTE DE 1832.

On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astronomes allemands annoncèrent pour 1832 la rencontre d'une comète avec notre globe et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligés d'opposer leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne.

LE FEU DU PRISONNIER.

²² La liberté, là, m'offrait le repos.

Quelques personnes m'avaient écrit de Suisse pour m'offrir un refuge, si je voulais éviter la détention dont j'étais menacé.

²³ En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;

On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité.

MES JOURS GRAS DE 1829.

²⁴ Je passe encor, grâce à Bridoie,

J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822.

Amis, voici la riante semaine, etc., etc.

²⁵ Dans votre beau discours du trône,

Il y avait dans le discours du trône, de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur!

LE 14 JUILLET 1829.

²⁶ A fêté ce grand jour.

Le 14 juillet 1789 il fit un temps magnifique; le 14 juillet 1829 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

²⁷ Héros du siège, un soldat bleu qui passe,

Les gardes-françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

²⁸ Quel beau mandement vous nous faites!

En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à *la Force* que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très-catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Éminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale.

M. de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir; celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

²⁹ Des jésuites elle raffole;

On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

³⁰ A chaque vers patriotique,

Le titre de *poète national* qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement le prince de l'Église romaine.

³¹ Dignes du bon Samaritain?

Dans l'évangile du *bon Samaritain*, un prêtre et un lévite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et pansé les blessures du moribond.

³² Mais au Conclave on met la nappe,

Léon XII venait de mourir ; le conclave s'assemblait, et l'archevêque de Toulouse se mettait en route pour Rome.

LES DIX MILLE FRANCS.

³³ Dix mille francs, dix mille francs d'amende!

Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à 10,000 francs d'amende.

³⁴ » Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre,

Je fus condamné pour outrage à la personne du Roi et à la famille royale.

³⁵ Quand sur ma muse on venge la morale,

Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

³⁶ Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?

La chanson du sacre de Charles-le-Simple fut la cause première de ma condamnation.

La sainte Ampoule brisée en 93, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.

³⁷ Que de géants là-bas je vois paraître!

Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.

³⁸ Promet mon âme aux gouffres dévorants.

Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer. Dans le village qu'habitait, auprès de Péronne, la vieille tante qui m'a élevé, le curé débita un prône sur le même ton.

³⁹ Déjà le diable a plumé mon bon ange.

L'*Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour atteinte à la morale publique : on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites : il fallut bon gré mal gré que l'*Ange gardien* payât pour toutes.

⁴⁰ Sans rien payer fut exilé jadis.

Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard ; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant-criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

⁴¹ Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance ;

M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

⁴² Vive le Roi ! voilà dix mille francs.

Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

LE CORDON, S'IL VOUS PLAÎT!

⁴³ Dont il soutint les premiers pas.

M. de Jouy, qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes, ce qui ne l'a pas empêché, dès mon début, de prêter aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

⁴⁴ Que je dois trois termes ici.

J'étais condamné à neuf mois de prison.

⁴⁵ DENYS, MAÎTRE D'ÉCOLE.

Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.

⁴⁶ L'ALCHIMISTE.

Il ne faut pas croire que cette espèce de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui

m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.

⁴⁷ Ou d'un vieux livre interroge les mots.

L'Hermès des anciens Égyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée; de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

CHANT FUNÉRAIRE

SUR LA MORT DE MON AMI QUÉNECOURT.

⁴⁸ Longtemps son nom se lire sur la pierre!

François Quénescourt, né à Péronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près de Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épithaphe que je lui ai composée; qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si

parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre :

Vous, qui le rencontrant, n'avez pas reconnu
 Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière
 Brillaient sous l'humble habit de cet homme ingénu ;
 Saluez-le sous cette pierre.

49

LES CONTREBANDIERS.

Le Bon Sens d'un homme de rien est un livre d'un grand sens fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à la fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très-rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. A l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard, à la Chambre, lors de la discussion sur la réforme du Code pénal.

A MES AMIS,

DEVENUS MINISTRES.

50 Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,

A l'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

51

ÉMILE DEBRAUX.

Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de *la Colonne* ; *Soldat, t'en souviens-tu ? Fanfan la Tulipe* ; *Mon petit Mimile*, etc., ont eu un succès prodigieux, non-seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciant et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort, il a salué d'une voix défaillante.

PONIATOWSKI.

Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1766, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai qu'à Dieu.* Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve ; mais, épuisé de sang, et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celle de *Hâtons-nous!* du 14 juillet 1829, et *A mes amis les ministres*, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général La Fayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
 Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
 La gloire y brille ; à chaque jour sa page.
 Point d'*errata* : tout pour la liberté.
 De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
 Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
 Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
 Que le grand homme aime le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples :

Le Polonais de son schako civique
 Ceint votre front, ce front que tant de fois
 Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
 Ont vu si calme intimider les rois.
 Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
 Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
 Pour recueillir l'obole de la France,
 Tendez votre schako.

53

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Cette chanson est anciennement faite. Moins on la trouvera digne de voir le jour, mieux on se rendra compte du motif qui la fait livrer aujourd'hui à l'impression.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

54 Brille à tes chants d'une noble rougeur.

Dans un des couplets qui précèdent celui-ci, je parle des *lyres* que la France doit à M. de Chateaubriand. Je ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle école poétique, qui, née sous les ailes de l'aigle, s'est, avec raison, glorifiée souvent d'une telle origine. L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de Child Harold est de la famille de René.

Après ce que je viens de rappeler du grand mouvement qu'il

a donné à la poésie moderne, il importe peu à M. de Chateaubriand que je répète ici ce qu'en 1833, j'ai dit dans ma préface de l'influence particulière de ses ouvrages sur les études de ma jeunesse. Je crois plus à propos de faire ressouvenir qu'en 1829 M. de Chateaubriand m'ayant honoré de marques d'intérêt et d'estime, en fut vivement réprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée. Je rougis d'avoir si faiblement acquitté ma dette envers le plus grand écrivain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacré quelques pages à immortaliser mes chansons. C'est un plaidoyer en leur faveur que la postérité lira sans doute; mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité de M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de clients plus ingrats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie !

LA RESTAURATION DE LA CHANSON.

⁵⁵ On te détrônait.

A la fin de juillet 1830, j'avais dit : On vient de détrôner Charles X et la chanson. Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

⁵⁶ Depuis les jours de décembre,

Le jugement des ministres de Charles X. La chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution.

⁵⁷ Sauveront leur nid.

On craignait encore que l'hérédité de la pairie ne fût conservée.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

⁵⁸ Et m'apprivoise avec celle des rois.

Dans la chanson du *Tailleur et la Fée*, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger et il faillit perdre la vue.

LES FOUS.

⁵⁹ J'ai vu Saint-Simon le prophète,

Le comte Henri de Saint-Simon naquit au château de Berny, à quelques lieues de Péronne. Il fit partie des jeunes Français qui, à l'imitation de La Fayette, coururent en Amérique prendre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit du service, mais s'en dégouta bientôt. La révolution le remplit d'enthousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions de biens nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit plus pour elles, car il prodigua à des capacités naissantes les secours nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée; il se vit obligé, sous l'empire, d'accepter pour vivre le plus mince emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées originales, qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publication de sa *Parabole*, admirable résumé d'un système nouveau d'ordre social, l'exposa, sous la restauration, à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force

de sa conviction. Il échappa à la condamnation, qu'il eût pu désirer.

En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il publia son *Nouveau Christianisme* en 1825.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Rodrigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement qu'il n'avait sans doute pas prévu.

⁶⁰ Fourier nous dit : Sors de la fange, .

M. Charles Fourier, auteur du *Nouveau monde industriel*, de la *Théorie des mouvements*, et de la découverte du *Procédé d'industrie sociétaire*.

Le système de l'association n'a jamais été exploré avec plus de puissance que par ce philosophe théoricien, qui fait de l'*attraction passionnée* la base de son code social. M. Jules Le Chevallier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. C. Fourier, et sans lui peut-être ne saurions-nous pas bien encore ce que l'inventeur avait entendu par *phalanstère*, *groupe*, *fonctions attrayantes*, etc.

M. Baudet de Lary tente une application partielle de ce système dans le département de Seine-et-Oise.

61

LE SUICIDE.

J'ai connu ces deux jeunes gens , dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pièces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et malade, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à *la Force*, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à *la Force* aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis je lui prodiguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de *Faruch le Maure*, il m'écrivit : *Je me souviens de ce que vous m'avez dit ; ne craignez rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus cinq minutes.*

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompt maturité. Une tête ainsi faite sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse, quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière. Elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchanté la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue.

Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son déplorable dessein : *Vous m'avez connu, Béranger : Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve là-haut ?*

Outre les drames de *Faruch* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé sans doute, mais empreintes des nobles sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur ; il n'en résulta pour lui ni blessure ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la Commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde !

62 PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

POUR L'AN DEUX MIL.

Quand les temps sont mauvais, les prophètes ont beau jeu. Michel de Nostredame, que nous nommons Nostradamus, vécut et mourut sous les derniers Valois. Né en Provence, d'une famille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le for-

cèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il s'y livra à l'astrologie, maladie de l'époque, et publia, en 1557, les fameuses *Centuries*, qui lui ont valu la célébrité populaire dont son nom jouit encore. Elles sont écrites en vers barbares, même pour son temps, et d'un style tellement énigmatique, qu'il semble plutôt être le calcul du charlatanisme que le produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles fait naître les interprétations les plus opposées et les plus absurdes. Il faut convenir toutefois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits forts de son temps.

Catherine de Médicis voulut avoir des prédictions de cet astrologue, et le combla de présents et d'honneurs.

Nostradamus mourut à Salon, et l'on crut longtemps qu'au fond de son tombeau il ne cessait pas d'écrire de nouvelles prophéties; ce qui ne manqua pas de produire un très-grand nombre de *Centuries* posthumes dignes de leurs aînées et non moins recherchées d'un public ignorant.

A sa mort, arrivée en 1566, Henri IV était dans sa treizième année.

FIN DES NOTES.

LETTRES ET PROCÈS.



LETTRES ET PROCÈS.

Ici s'arrêtent les notes, trop rares, des *Chansons de Béranger* ; quel beau livre d'histoire contemporaine on pourrait écrire, à la suite de ces poèmes qui se mêlent, d'une façon si glorieuse et si charmante, dans l'âme, dans l'esprit, dans les railleries, dans les sympathies de cette nation ! Quel précieux commentaire se pourrait faire, de ces poèmes qui embrassent dans leur ensemble, tous les faits importants de l'Empire, tous les événements de la Restauration ; tous les souvenirs des cinquante années les mieux remplies de notre histoire, tous les noms propres qui ont surgi, du milieu de ce peuple de France, que Béranger a su consoler et conduire, par l'attrait passionné de ces refrains d'amour, de guerre et de liberté ! Pas une seule de ces chansons, qui ont été un événement,

pour ainsi dire, à laquelle une *note* n'ajoutât peut-être un intérêt nouveau, mais comme s'il se fût méfié des annotateurs, l'illustre poète a voulu écrire lui-même ses notes trop courtes à la suite de ses chansons, et à ces explications, empreintes, comme tout le reste, de la modération de l'auteur quand il parle de lui-même, nous n'avons pas le droit de rien ajouter. Béranger ne veut pas que l'on ajoute à son œuvre, et surtout que l'on ajoute des louanges; il faut donc se contenter des explications qu'il a consenti à donner, lui-même, lorsqu'il les a jugées absolument indispensables.

La Grèce arrachée au joug des Ottomans et célébrée à la fois par Béranger, par Chateaubriand, par lord Byron; le peintre David, à qui la France refuse même une tombe; un souvenir à M. Laisney, imprimeur à Péronne; une réponse, en prose, à M. de Clermont-Tonnerre, qui ne voulait pas, le digne homme, qu'on appelât Béranger le : *poète national*, voilà, ou peu s'en faut, toutes les notes de tant de chansons!—Ajoutez le nom de quelques amis du poète, des noms qui seraient inconnus sans lui, mêlés à des noms célèbres, M. Quénescourt, un des amis de sa jeunesse reconnaissante; M. de Jouy; M. Émile Debraux, le chansonnier; le jeune Escousse, qui se tue à vingt-cinq ans; et aussi ses *amis devenus mi-*

nistres, M. Jacques Laffitte, M. Dupont (de l'Eure), complètent ces notes, trop rares, dont l'ensemble aurait pu servir merveilleusement à l'histoire active, passionnée et tourmentée de ce temps-ci.

Mais nos lecteurs savent, depuis longtemps, la devise de Béranger : *Rien de trop*. Son plus grand malheur serait de parler de lui-même, et il a poussé si loin cette prudence de la modestie, que c'est à peine si, dans ses notes premières, il consent à dire quelques mots des procès, cependant très-sérieux, et des persécutions politiques que lui ont valu, sous la Restauration, cette verve éclatante d'un génie juste, sincère et vrai. — *Le Feu du prisonnier, Mes jours gras de 1829, Sainte-Pélagie, la Force, Dix mille francs d'amende*, c'est-à-dire, avec le *décime de guerre*, 11,250 francs, en un mot ses journées de combat, quand il faut répondre aux violentes accusations de cette Restauration blessée à mort, à peine si Béranger en parle, et il n'en parle que pour mémoire. Sa peine achevée, il a oublié tout le reste; la Restauration a voulu briser sa statue, il ne s'est pas senti blessé; *un chansonnier doit aller de l'avant*, comme il dit, lui-même, dans une lettre adressée à M. l'abbé de Pradt, une lettre que nous sommes très-heureux de pouvoir donner à nos lecteurs :

A M. L'ABBÉ DE PRADT,

ANCIEN ÉVÊQUE DE MALINES *.

« MONSIEUR,

» Je termine la lecture de votre dernier ouvrage,
» et, ravi des grandes et utiles vérités qu'il contient,
» je ne puis résister au plaisir de vous en témoigner
» mon admiration, je dirai plus, ma reconnaissance
» comme Français. Sans doute vous serez peu tou-
» ché du suffrage d'un pauvre chansonnier condamné
» pour avoir eu le courage de s'avancer, en enfant
» perdu, et qui pourtant ne s'est aventuré que parce

* Cette lettre autographe nous a été communiquée par M. Eug. de Lanneau, qui l'a reçue des mains de M. l'abbé de Pradt, ami de cette honorable famille, qui a laissé de si beaux souvenirs dans l'enseignement de ce temps-là.

» qu'il a jugé comme vous, Monseigneur, que les
» autres ne s'aventuraient pas assez. Oui, un cer-
» tain orgueil personnel m'a exalté en lisant votre
» écrit si éloquent, si substantiel ; j'avais pensé une
» partie de tout ce que vous démontrez si bien, et
» j'en atteste une lettre écrite en Auvergne, sur des
» renseignements qui me furent demandés, à l'épo-
» que où vous donnâtes votre démission à la cham-
» bre. Je défendais le parti que vous veniez de
» prendre auprès d'une personne assez influente sur
» la jeunesse de ce pays. Je crois que j'ajoutais à
» mes raisonnettes, que vous seriez plus utile de-
» hors que dans la chambre. J'avais bien raison ;
» vous le prouvez.

» A des époques comme la nôtre, des hommes
» comme vous, Monseigneur, doivent se tenir loin
» des meneurs, pour guider ceux qui marchent et
» censurer ceux qui font semblant de marcher, ou
» qui ne marchent que pour reculer. Avec quel cou-
» rage et quel talent vous vous acquittez d'une si
» belle mission ! Ceux qui ne sont pas encore com-
» plètement stupidifiés, ou entièrement corrompus,
» ne pourront s'empêcher de reconnaître la justesse
» et la force du tableau que vous faites de notre
» malheureuse position : il n'est pas possible qu'ils
» nient les fautes que vous signalez si énergique-
» ment ; il doit leur arriver, pour beaucoup de
» points, ce qui m'arrive à moi-même pour l'accu-
» sation portée contre le ministère Villèle. Hier ma-
» tin encore, je la croyais la chose la plus belle du

» monde : vous m'avez ouvert les yeux , Monsei-
 » gneur, et je sens maintenant que cette question de
 » personnes ne pouvait qu'entraver l'application des
 » principes dont elle avait l'air d'être le but.

» Après avoir lu cet excellent livre, il me reste
 » une crainte, c'est que la ligue des torpilles n'en
 » amortisse les effets bienfaisants ; mais, Dieu merci !
 » vous avez le génie avec lequel on fait tête à tous
 » les adversaires. Heureux homme, d'avoir con-
 » servé tant d'énergie et de voir son talent croître
 » avec l'âge ! Ah ! Monseigneur, je crois en vérité
 » que c'est une grâce d'état. J'ai toujours observé
 » que les gens d'église conservaient leur verdure
 » plus longtemps que d'autres ; cela m'a souvent fait
 » regretter de n'avoir pas endossé leur robe. Je vous
 » assure que j'aurais été un fort bon prêtre. Je suis
 » beaucoup plus croyant qu'on ne le suppose ; et je
 » crois nécessaire de vous l'affirmer, pour que vous
 » rougissiez moins de me voir chanter vos louanges.
 » On ne me traiterait pas d'anti-chrétien, si on ne
 » faisait du christianisme un moyen politique, comme
 » je ne serais peut-être pas anti-bourbonien, si au
 » droit divin, qui peut au moins faire des héros, on
 » ne substituait, chez nous, le prestige royal, qui
 » n'est propre qu'à faire une nation de laquais. Vous
 » voyez, Monseigneur, que je ne suis pas aussi dé-
 » raisonnable que le disent nos gens de la *fusion*.

» Mais c'est assez vous ennuyer de mon bavar-
 » dage. Je dois seulement ajouter que ce n'est point
 » pour établir une correspondance avec vous que je

» vous écris cette lettre. Je juge trop bien votre po-
» sition et les obligations que votre caractère vous
» impose pour avoir eu cette pensée, qui serait
» trop téméraire. J'ai une mission à remplir toute
» différente de la vôtre, un chansonnier doit aller
» de l'avant; il a beau connaître les convenances, il
» en est une foule au-dessus desquelles il doit se
» mettre pour servir la cause qu'il a embrassée.
» *Enfant perdu*, il faut qu'il se résigne à être quel-
» quefois *enfant abandonné*. Aussi doit-il voir, sans
» humeur, ceux qui le connaissent le mieux ne pas
» lui rendre toujours ses coups de chapeau; s'il
» tombe, il doit s'attendre même que plus d'un ami
» lui jettera la pierre. Seulement il ne lui est pas
» défendu de se venger; ah! que je vous plains,
» *Monseigneur!* c'est un plaisir que vous ne pouvez
» prendre! Toutefois, si vous aviez neuf mois à pas-
» ser en prison, vous vous en donneriez peut-être
» la joie. Si vous saviez combien il vient ici de mau-
» vaises pensées! On n'a pas toujours pour s'en dis-
» traire des ouvrages comme les vôtres, de ces ou-
» vrages si pleins, si forts, si rapides qu'ils vous
» occupent encore bien longtemps après les avoir lus,
» et qu'on en parle sans cesse, comme *La Fontaine*
» parlait de *Baruch*. Ah! que je voudrais colporter
» celui-ci dans toute la France! Malheureusement on
» y a mis bon ordre. Au moins on ne peut m'em-
» pêcher d'en parler ni d'en témoigner ma recon-
» naissance à son illustre auteur; c'est une consola-
» tion que j'ai voulu me donner, et, à ce titre,

» Monseigneur, vous voudrez bien me pardonner la
 » liberté que j'ai prise de vous écrire aussi fami-
 » lièrement une lettre aussi longue.

» N'en croyez pas moins au profond respect avec
 » lequel j'ai l'honneur d'être,

» Monseigneur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» BÉRANGER.

» *Prison de la Force*, 14 mars 1829. »

Vous l'avez lu : *Prison de la Force!* Cette lettre, datée du fond de cet abîme, est une page admirable, un admirable échantillon de la prose de Béranger. La bonté, la grâce, le sang-froid, l'ironie, le bon sens, n'ont jamais parlé un plus aimable langage. — Béranger est en prison quand il écrit cette lettre, et c'est à peine si le lecteur s'en aperçoit, tant l'allure de cette belle page est aisée, libre et dégagée de toute entrave. Heureusement que ses amis, les amis de sa gloire, ont publié tout un volume : *Procès faits aux Chansons de M. P.-J. de Béranger*. — Ce tome judiciaire, publié comme une réponse aux *iniquités* de la censure, n'a pas même obtenu les hon-

neurs d'un souvenir dans les chansons du poète. La rancune ne convient guère à cet homme heureux, qui chante l'amitié et les amours; le fiel du cœur gâterait la gaieté animée et piquante de ces couplets populaires; en vain le pouvoir royal a-t-il livré le chansonnier à toutes les violences du réquisitoire de M. de Marchangy, cet homme malheureux réservé à une mort si prompte, à une célébrité si triste — le poète, une fois hors de prison, que disons-nous? — au fond même de sa prison, ne veut pas se souvenir de ces violences: et à cette heure où chacun de nous se souvient encore des vives réclamations de l'*accusé* quand il se vit ainsi livré, pieds et poings liés, aux violences d'un accusateur qui ne voulait pas de réplique, Béranger est le seul qui ait tout oublié*.

* « Ainsi j'ai été froissé par la saisie de mon ouvrage, par ma » destitution, par les harangues du ministère public, par la sévé- » rité de la cour qui a décidé, contre moi, ce que les jurés n'a- » vaient osé résoudre! Au désavantage d'avoir eu à répondre tout de » suite, et sans préparation, à une accusation élaborée avec soin, » écrite avec recherche et longtemps méditée, s'est joint le désa- » grément, plus grand encore, de voir les déclamations dont j'avais » été l'objet longuement reproduites, répandues avec profusion, et, » sans le contre-poids, plus que jamais nécessaire, des justifications » qui devaient en paralyser l'effet.

» Voilà ce qui s'est passé, à la face de tout le monde! voilà ce » qu'ont remarqué tous les lecteurs de journaux, les curieux de » toutes les classes, les hommes de tous les partis, et cela dans le » moment même où le ministère propose une loi pour le renouvel- » lement de la censure pendant cinq ans, et où il en propose une » autre pour rendre les journalistes *responsables de toute infidélité* » *qu'ils commettraient dans le compte-rendu des audiences des tri-* » *bunaux.*

» La censure prorogée! c'est-à-dire l'injustice, la partialité, la

Nous obéirons, nous aussi, à cet exemple de modération qui est un ordre pour nous; quand la victoire est gagnée, quand la chanson triomphe sur toute la ligne, quand les cendres de l'Empereur sont rapportées de Sainte-Hélène jusque sous le dôme solennel des Invalides, Béranger ne veut pas que l'on parle davantage des procès qu'il a subis, nous n'en parlerons pas plus longtemps. D'ailleurs, le temps est si loin de nous, où c'était un crime d'avoir écrit cette touchante élogie : *Les Deux Sœurs de charité*; cette chanson charmante : *Les Chantres de paroisse*; cette vivante satire : *Les Capucins*; ce poème digne des poèmes les plus hardis de l'antiquité : *Le Bon Dieu!* « Apostropher Dieu lui-même, » s'écriait, en ce temps-là, M. l'avocat général, « apostropher le bon » Dieu, cet être éternel que les élans de la prière » et les transports de l'admiration et de la recon- » naissance avaient seuls osé atteindre!..... Apos- » tropher le bon Dieu! » Pauvre monsieur de Mar-

» calomnie rendues plus faciles, perpétuées dans des mains qui en » usent avec autant de scandale et d'effronterie! Le silence, un » silence de mort placé à côté de l'arbitraire, parce qu'en effet » l'arbitraire ne peut aller avec le droit de se plaindre et la possibi- » lité d'appeler l'opinion à son aide! La responsabilité des jour- » naux! comme s'il pouvait y avoir responsabilité, là où il n'y a pas » liberté, là où le journaliste n'est pas maître de rendre l'impres- » sion qu'il a reçue, et où le récit de ce qu'il a vu est corrigé, » tronqué, mutilé par un censeur qui n'a rien vu, rien écouté, rien » entendu, et qui veut toutefois qu'on raconte les choses, non comme » elles se sont réellement passées, mais comme il voudrait qu'elles » se fussent passées en effet! »

(Ce morceau est extrait de la préface que M. Dupin mit en tête des *Procès faits aux Chansons, etc.*)

changy ! Il n'avait donc jamais lu la plus admirable tragédie de l'antiquité, le *Prométhée* d'Eschyle, Prométhée adressant ses terribles apostrophes au roi tout-puissant des hommes et des dieux ?

On trouvait aussi, en ce temps-là, que c'était un crime de chanter : le *Vieux Drapeau*, les trois couleurs d'Iéna, de Wagram et d'Austerlitz ; cela s'appelait, juste ciel ! *pervertir l'esprit militaire* : « Cette chanson » du *Vieux Drapeau*, messieurs, ne peut être chantée » que dans un attroupement de conjurés ! »

Que disait donc, en l'an de grâce 1519, Claude de Seyssel ? « Les François ont toujours eu licence » et liberté de parler, à leur volonté, de toutes sortes » de gens et même de leurs princes, non pas après » leur mort tant seulement, mais encore de leur vivant et en leur présence ! » C'est que nous étions moins avancés en 1819 qu'en 1519.

L'empereur Napoléon avait été plus sage, il ne s'était pas reconnu dans le *Roi d'Yvetot*.

Mais quoi ! tous ces réquisitoires ont passé ! Que disons-nous ? Saint-Acheul est tombé dans l'abîme qui venait d'engloutir, à jamais, cette antique maison de Bourbon, qui s'est défendue si mal, en se défendant par ces violences..... La chanson qu'ils voulaient écraser est plus vivace que jamais :

Suivez-moi,
C'est la loi,
Suivez-moi, de par le Roi !

Et l'on rit des persécutions passées, et l'on salue

de nouveau ces odes chantées, dans lesquelles se déploie, ironique et piquante, la *liberté française*, et l'on se moque du censeur qui, avant de se mettre en colère au nom de la morale publique, aurait dû lire la satire *Ménippée* et nos vieilles chansons d'autrefois.

Mais quand on veut proscrire, c'est si facile :

Pris pour un sigle, un coq vous fait mettre en prison,

comme disait M. Dupaty.

Donc, une fois pour toutes, laissons là ces tristes souvenirs. Les défenseurs de notre poète, MM. Dupin, Barthe, Berville, ont répondu victorieusement, et le premier jour, à ces violences déplorables. Revenons à des temps meilleurs, et pour compléter, autant que nous le pouvons faire, la notice biographique du tome I^{er}, qu'on nous permette de recueillir, çà et là, quelques vers, quelques lettres de Béranger qui sont entre nos mains.

En effet, quelle lettre plus charmante que cette lettre adressée par ce jeune homme qui était réservé à tant de popularité et à tant de gloire, à M. de Fontanes, ce grand-maître tout-puissant de l'université de France, M. de Fontanes, qui ne se doutait guère quel était ce très-humble et très-obéissant serviteur P.-J. de Béranger ?

« MONSIEUR,

» Mon nom vous est inconnu ; la circonstance qui
» aurait pu lui donner une place dans votre mémoire
» est trop éloignée pour que vous puissiez vous le
» rappeler. Je crains même de retracer inutilement
» à votre souvenir cette circonstance qui seule me
» donne l'espoir de vous inspirer quelque intérêt.

» Il y a quatre ans que M. Lucien Bonaparte, mon
» protecteur, vous lut, Monsieur, deux poèmes :
» l'un, le Rétablissement du culte, et l'autre le Dé-
» luge. Selon ce qu'il m'a dit, ces ouvrages, quoique
» chargés de fautes, obtinrent votre éloge. Apparem-
» ment que quelques-uns de ces traits que parfois le
» hasard fait rencontrer à la médiocrité vous por-
» tèrent à l'indulgence envers une muse novice. J'ai
» su, Monsieur, que votre suffrage, ainsi que celui
» de M. Arnault, qui depuis m'honore de son ami-
» tié, contribua dans le temps à me faire obtenir la
» protection de M. Lucien. La pension qu'il m'a ac-
» cordée, des bienfaits particuliers et les lettres ai-
» mables et flatteuses qu'il daigne m'adresser me
» donnent la certitude qu'il n'a pas cessé de s'inté-
» resser à moi. Malheureusement j'ai des charges
» qu'il n'est pas obligé de connaître, et l'état de
» gêne dans lequel je vis me fait hasarder de vous
» faire la demande, Monsieur, de quelque emploi

» dans l'Université : non dans le corps enseignant,
 » je n'ai reçu aucune éducation et c'est contre toute
 » raison que je cultive les muses, mais dans l'ad-
 » ministration de ce vaste établissement à la tête
 » duquel vous êtes si dignement placé.

» Dans ce moment sans doute, Monsieur, un
 » grand nombre de personnes de mérite s'adressent
 » à vous pour le même objet, aussi n'est-ce pas une
 » injustice que je sollicite; mais lorsque vous aurez
 » pourvu ceux qui ont des droits réels à votre bien-
 » veillance, j'espère, Monsieur, que vous voudrez
 » bien songer à moi dont le plus grand regret, si
 » mon espoir était trompé, serait d'avoir perdu l'oc-
 » casion de connaître plus particulièrement l'un de
 » nos poètes les plus distingués.

» Je suis, Monsieur, avec le plus profond respect,

» Votre très-humble serviteur,

» P.-J. DE BÉRANGER.

» P. S. — M. Arnault doit avoir la bonté de vous
 » confirmer les détails que j'ai l'honneur de vous
 » donner *.

» Rue du Port-Mahon, n° 42. »

* C'est M. Arnault lui-même qui avait conseillé à Béranger d'écrire cette lettre.

A vingt ans de distance, quand sa gloire a dépassé toutes ses espérances, quand il est devenu le *poète national* — en plein repos, en pleine retraite, heureux de peu, content de rien, le poète, un jour qu'il avait tourné vers l'Italie un de ces regards de pitié et de respect que les nobles âmes ne sauraient refuser à cette Rome maîtresse des nations, écrivait à M. Joseph Bernard, député du Var, la belle lettre que voici :

A M. JOSEPH BERNARD.

« Vous voilà donc à Rome, Monsieur le Député
» du Var, tandis que la chambre, où vous devriez
» être, fait de si belle besogne! Ma foi! vous avez
» raison de planter là nos rapetasseurs de lois, nos
» badigeonneurs de trônes, pour voir l'Italie, que
» vous désiriez tant connaître. Eh bien! que dites-
» vous de la ville éternelle? Vous promenez-vous
» bien sur ses amas de ruines? Et ses palais, et ses
» temples, et Saint-Pierre, qu'en dites-vous? Vous
» devez être fatigué de chefs-d'œuvre. Le nom de
» Michel-Ange assourdit vos oreilles. C'est un génie
» prodigieux, n'est-ce pas, mais qui sent un peu
» son barbare? Il nous faut cela à nous autres mo-
» dernes. Et mon Raphaël, admirez-le surtout, je
» vous en prie! Dieu avait oublié de donner celui-là

» aux plus belles époques de la Grèce antique; féli-
 » citez-en bien le catholicisme.

» Je pense que vous ne restreignez pas vos ex-
 » plorations à l'intérieur de Rome, et que vous par-
 » courez ses campagnes, si riches en souvenirs,
 » Horace et Virgile à la main, voire Cicéron. Il me
 » semble qu'où vous êtes, je regretterais de ne pas
 » savoir le latin. Comment causer avec tous ces dé-
 » bris dans une autre langue? Là, peut-être, pren-
 » drais-je goût aux vieux Romains et à leurs au-
 » teurs jusqu'à vouloir me mettre au rudiment. Oh!
 » que de fois j'ai maudit cette langue latine! Vous
 » ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune
 » homme poussé par le démon des vers et qui n'a
 » pas même décliné : *Musa!* A vingt ans, honteux
 » de mon ignorance, j'éluçais avec soin les occa-
 » sions qui l'auraient mise à nu, ou, quelquefois,
 » je faisais en rougissant l'aveu de mon malheur à
 » ceux qui me paraissaient être au-dessus des pré-
 » jugés; mais presque tous, hochant la tête avec un
 » regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'é-
 » tude. Triste recette pour moi si paresseux et qui
 » me rappelais que tout jeune et malgré mon heu-
 » reuse mémoire, je n'avais pu apprendre mes prières
 » en latin. Et puis alors de beaux désespoirs! Com-
 » bien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la
 » poésie! Je vous assure, mon cher ami, que la mi-
 » sère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant
 » répandue qu'un homme sans le latin, ne pouvait
 » bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputa-

» tion m'est venu trouver, j'ai avoué mon igno-
 » rance, car je hais le mensonge. Mais alors j'ai
 » éprouvé un autre désappointement. J'avais beau
 » protester que je n'avais lu Horace qu'à l'aide des
 » traductions : Bonne plaisanterie ! me disait-on. Ne
 » voit-on pas que vous l'avez étudié à fond ? Vous
 » l'imitez sans cesse. Il est encore des gens qui n'en
 » veulent pas démordre. Vous comprenez, d'après
 » cela, mon antipathie pour les Latins. Vivent les
 » Grecs ! leur langue n'est pas du domaine des Sga-
 » narelle, aussi ne m'a-t-elle jamais joué de vilains
 » tours.

» C'est bien longtemps vous parler de moi ; pour-
 » tant il faut que je vous en entretienne encore pour
 » répondre au passage de votre dernière, où vous
 » me demandez si je travaille à mes petites biogra-
 » phies. Oui et non. Je rassemble des matériaux et
 » des souvenirs, mais je n'ai pas encore écrit une
 » ligne. Je ne tarderai pas à m'y mettre. Rapportez-
 » moi des indulgences pour cette besogne.

» Bonne occasion pour vous demander des nou-
 » velles du pape, dont vous ne me dites mot. Cette
 » vieille sentinelle, dans sa guérite délabrée, sur un
 » amas de décombres, exposée à toutes les bourras-
 » ques d'une époque de tempêtes, m'intéresse beau-
 » coup ; elle me semble n'être plus mise là que pour
 » tirer le canon d'alarme à chaque désertion qui a
 » lieu dans son armée, depuis si longtemps à la
 » débandade. Dites-moi votre opinion sur ce gouver-
 » nement si arriéré ; il y a là à coup sûr pour vous,

» homme vraiment ami du peuple, matière à de
 » profondes réflexions. Il faudrait leur donner place
 » dans quelque nouveau livre fait pour lui..... pour
 » vulgariser la vraie philosophie. Oh! mon cher Ber-
 » nard, il est bien temps que cette grave matrone
 » descende dans la rue, au risque de se crotter un
 » peu. Le jour où elle placera sa chaire sur une
 » borne, je croirai au salut du peuple.

» On voit qu'il y a longtemps que je n'ai babillé
 » avec vous; je m'en donne à cœur joie. Embrassez
 » pour moi votre femme et vos enfants. Je vous ai
 » parlé de l'accident arrivé à votre frère. Grâce au
 » ciel, il va mieux. Je regrette bien qu'avec son
 » beau talent et son patriotisme il se laisse aller à la
 » paresse, comme il semble faire. Hélas! le décou-
 » ragement gagne aujourd'hui tous les nobles cœurs!
 » Son silence à la chambre veut dire cela sans doute.

» Adieu, mon cher ami; achevez d'explorer l'Ita-
 » lie et revenez nous tous bien portants et satisfaits.
 » Vous me raconterez toutes vos impressions et me
 » consolerez ainsi de n'avoir pas le moyen de faire
 » un si long et si beau voyage. Adieu; revenez
 » bien vite.

» A vous de cœur et pour la vie,

» BÉRANGER.

» Passy, 48 juillet 1833. »

Au reste, il a toujours aimé l'Italie ; un vague instinct d'admiration et peut-être de reconnaissance l'a rapproché sans cesse de la patrie d'Horace, ce grand poète qui a fourni, lui aussi, tant de matériaux pour les commentaires de ses œuvres. Cette passion pour la patrie romaine se révèle déjà dans une épître en vers adressée au prince Lucien Bonaparte, le protecteur de Béranger :

Vous qui vivez dans le séjour antique
 Où triomphaient les rois de l'univers ;
 Que reste-t-il de leur pompe héroïque ?
 De vains débris et des tombeaux déserts.
 Là, pour les grands quelle leçon profonde !
 Ah ! puissiez-vous, attentif à ma voix,
 Plein des vertus que le calme féconde,
 Aimer les champs, la retraite et les bois !
 Oui, fier du sort dont vous avez fait choix,
 Restez, restez, pour l'exemple du monde,
 Libre de l'or qui pèse au front des rois.

Et puisque nous citons des vers familiers du chantre de la grande armée, il nous faut citer aussi quelques passages d'une épître en vers — alexandrins ! chose curieuse ! écrite à vingt-deux ans, par ce jeune homme, qui ne se doutait guère de la place qui lui était réservée dans l'histoire de France. Ceux qui liront avec soin ces fragments précieux, ceux-là seulement pourront se faire une juste idée du travail, de l'effort et de l'inspiration irrésistible qui devaient faire de ce jeune écrivain sans expérience et complètement ignorant de toutes les ressources de l'art poétique, le poète de ce siècle et de cette nation :

Cette touchante élogie, écrite en 1802, se ressent fort peu du règne de l'abbé Delille et du poème de *la Pitié*. On voit déjà dans ces vers, tout remplis du souffle inspirateur, un esprit indépendant qui échappe au poète régnant, pour se donner au poète, par droit de conquête, à M. de Châteaubriand, l'auteur des *Martyrs*. Remarquez, en passant, que Béranger, tout comme M. de Châteaubriand, a commencé par faire paraître ses vers dans des pages d'almanachs :

- » Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre ouvrage,
 - » Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage.
 - » Sans honte succombez, triomphez sans orgueil,
 - » Vous mortels qu'il plaça sur un pompeux écueil.
 - » Des hommes étaient nés pour le trône du monde,
 - » Huit siècles l'assuraient à leur race féconde :
 - » Dieu dit ; soudain aux yeux de cent peuples surpris
 - » Et ce trône et ces rois confondent leurs débris.
 - » Les uns sont égorgés, les autres en partage
 - » Portent au lieu de sceptre un bâton de voyage,
 - » Exilés et contraints, sous le poids des rebuts,
 - » D'errer dans l'univers qui ne les connaît plus.
-
- » Spectateur ignoré de ce désastre immense,
 - » Un homme enfin, sortant de l'ombre et de l'enfance,
 - » Parait. Toute la terre, à ses coups éclatants,
 - » Croit dès le premier jour l'avoir connu longtemps.
 - » Il combat, il subjugue, il renverse, il élève ;
 - » Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune l'achève.
 - » Nous voyons, lorsqu'à peine on connaît ses desseins,
 - » Les peuples étonnés tomber entre ses mains.
 - » Alors son bras puissant, apaisant la victoire,
 - » Soutient le monde entier qu'ébranlait tant de gloire.
 - » Le Très-Haut l'ordonnait. Où sont les vains mortels
 - » Qui s'opposaient au cours des arrêts éternels ?
 - » Faibles enfants qu'un char écrasa sur la pierre,
 - » Voilà leurs corps sanglants restés dans la poussière.

- » Au milieu des tombeaux, qu'environnait la nuit,
- » Ainsi je méditais par leur silence instruit.
- » Les fils viennent ici se réunir aux pères
- » Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguères,
- » Disais-je, quand l'éclat des premiers feux du jour
- » Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
- » Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
- » Passer dans les palais des familles nouvelles;
- » Familles et palais, il verra tout périr !
- » Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir,
- » Vu des hommes produits de la cendre des hommes,
- » Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
- » Lui-même, à ce long deuil, fatigué d'avoir lui,
- » S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui. »

C'est ainsi qu'un zèle pieux recueille avec respect les nobles détails de cette noble vie si noblement remplie. Une volonté, à laquelle nous devons nous soumettre, nous interdit d'aller plus avant dans cette biographie et dans ces recherches qui pourraient devenir autant de chapitres de gloire et de reconnaissance. Que de bienfaits à raconter ! que de nobles actions ! quelle abnégation profonde ! combien de douleurs consolées, de jeunes talents encouragés ! Mais il faut nous taire, on le veut, nous obéissons, laissant ce travail, qui nous est défendu, aux commentateurs à venir.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

Adieu, chansons !	325	Colibri.	261
Adieux à la campagne.	48	Comète (la) de 1832.	197
Agent (l') provocateur.	27	Conseil aux Belges.	280
A M. de Châteaubriand.	277	Conseils (les) de Lise.	37
Alchimiste (l').	235	Contrat (le) de mariage.	72
Amitié (l').	44	Contrebandiers (les).	250
A mademoiselle ***.	161	Conversation entre mon Cen- seur et Moi.	44
A mes amis.	255	Convoi (le) de David.	444
A M. Gohier.	440	Cordon (le), s'il vous plait !	220
Ange (l') exilé.	93	Couplet	214
Ange (l') gardien.	491	Couplet.	218
Anniversaire (l').	87	Couplet.	233
Baptême de Voltaire.	4	Couplet aux jeunes gens.	229
Bohémiens (les).	482	Couplet écrit sur l'album de madame Amédée de V***.	457
Bonheur (le).	230	Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de M. ***.	410
Bonne (la) maman.	68	Couplets adressés à des ha- bitants de l'Île-de-France (Île Maurice).	294
Bon (le) pape.	76	Couplets sur la journée de Wa- terloo.	455
Bonsoir.	451	Couplets sur un prétendu por- trait de moi.	428
Cachet (le).	82	Couronne (la) de bluets.	63
Cantharide (la).	50	Dauphin (le).	474
Cardinal (le) et le chansonnier.	209	Dédicace à M. Lucien Bona- parte, prince de Canino.	334
Carnaval (mon).	29	Déesse (la).	59
Censeur (le).	46	Déluge (le).	7
Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt.	237		
Chant (le) du Cosaque.	74		
Chapeau (le) de la mariée.	434		
Chasse (la).	22		
Chasseur (le) et la laitière.	449		
Cinq (les) étages.	233		
Cinquante ans.	293		
Claire.	5		

Dénonciation en forme d'im- promptu.	47	Mauvais (le) vin, ou les car. . .	48
Denys, maître d'école.	222	Ménétrier (le) de Meudon. . .	305
Deux (les) grenadiers.	464	Métempsycose (la).	436
Dix (les) mille francs.	243	Missionnaire (le) de Montrouge.	452
Eau (l') bénite.	42	Mort (la) du diable.	468
Échelle (l') de Jacob.	432	Mouche (la)	493
Écrivain (l') public.	274	Muse (la) en fuite.	44
Émile Debraux.	264	Nègres (les) et les marion- nettes.	489
Encore des amours.	467	Nostalgie (la).	245
Enterrement (mon)	405	Notes.	353
Épée (l') de Damoclès.	65	Nourrice (ma)	247
Épithaphe (l') de ma muse. . .	33	Octavie.	99
Escargots (les).	9	Ombre (l') d'Anacréon.	34
Esclaves (les) gaulois.	414	Oraison funèbre de Turlupin. .	457
Feu (le) du prisonnier.	204	Orangs-outangs (les).	298
Feux (les) follets.	267	Pape (le) musulman.	472
Fille (la) du peuple.	219	Passez, jeunes filles.	207
Filles (les).	80	Passy.	344
Fils (le) du pape.	402	Pauvre (la) femme.	349
Fous (les)	300	Pauvres (les) Amour.	438
Fuite (la) de l'Amour.	86	Pèlerinage (le) de Lisette. . .	464
Galté (ma)	41	Petit (le) homme rouge. . . .	476
Gotton	257	Pigeon (le) messager.	40
Grenier (le)	430	Poète (le) de cour.	407
Guérison (ma)	24	Poniatowski.	272
Hâtons-nous !	270	Prediction de Nostradamus pour l'an deux mil.	312
Hirondelles (les).	78	Préface (novembre 1845). . .	337
Infiniment (les) petits.	447	Prisonnier (le).	90
In-octavo (l') et l'in-trente- deux.	126	Prisonnier (le) de guerre. . .	470
Jacques.	295	Proverbe (le).	266
Jeanne-la-Rousse.	240	Paars.	422
Jean de Paris.	308	Quatorze (le) juillet.	205
Jeune (la) Muse.	84	Quatre (les) âges historiques.	347
Jours (mes) gras de 1829. . .	203	Reliques (les)	242
Juif (le) Errant.	245	Refus (le).	232
Lafayette en Amérique.	449	Restauration (la) de la chanson.	284
Laideur et beauté.	224	Sacre (le) de Charles-le-Sim- ple.	444
Lettres et procès.	377	Sciences (les)	55
Liberté (la)	20	Souvenirs d'enfance.	237
Lutins (les) de Monthéri. . . .	495	Souvenirs (les) du peuple. . .	486
Maison (la) de santé.	67	Suicide (le).	303
Malade (le).	61	Sylphide (la).	35
Mariage (le) du pape.	479	Tailleur (le) et la fée.	57
Maudit printemps !	424		

TABLE.

401

Tombeau (mon)	314	}	Vieux (le) caporal.	226
Tombeau (le) de Manuel.	499.		Vieux (le) sergent.	88
Tombeaux (les) de Juillet.	321	}	Vieux (le) vagabond.	289
Tournebroche (le)	53		Vin (le) de Chypre.	315
Treize à table.	417	}	Violon (le) brisé.	70
Troubadours (les)	140		Voyage (le) imaginaire.	124
Vertu (la) de Lisette.	95	}	Voyageur (le).	97

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 188, ligne 8, *au lieu de* :
 Son grain, sa vigne, son pré,
lisez :
 Son grain, sa vigne et son pré.

Page 394, ligne 4^{re}, lettre à Perrotin, *au lieu de* : je sais, *lisez* : je sens.

Page 398, ligne 8, dans la chanson : NOTRE COQ, dans quelques exemplaires, *il y a* :
 De vous ils ne parlent guère.

Il faut lire :
 A vous ils ne pensent guère.

Même page, ligne 21, *au lieu de* : vas échauffer, *il faut lire* : vas réchauffer.

TOME SECOND.

Page 34, ligne 42, dans la chanson : L'OMBRE D'ANACRÉON, *au lieu de* :
 quand ils chantaient, *lisez* : quand il chantait.

Page 50, ligne 45, dans la chanson : LA CANTHARIDE, *au lieu de* : a des
 fruits sans rosée, *lisez* : a de nuits sans rosée.

Page 101, ligne 46, dans la chanson : OCTAVIE, *au lieu de* : pleurs,
lisez : peurs.

Page 151, ligne 9, dans la chanson : BONSOIR, *au lieu de* : cinquante an-
 nées, *lisez* : cinquante hivers.

Page 302, ligne 7, dans la chanson : LE SUICIDE, *au lieu de* : quoi ! morts
 tous deux ! *lisez* :
 Quoi ! morts tous deux, dans cette chambre close.

AVIS AU RELIEUR

POUR

LE PLACEMENT DES 52 GRAVURES.

TOME SECOND.

Le titre gravé en tête.

BOHÉMIENS (les)	182
CANTHARIDE (la)	50
CHANT DU COSAQUE (le)	74
CHASSEUR ET LA LAITIÈRE (le)	149
CONTREBANDIERS (les)	250
COURONNE DE BLUETS (la)	63
DEUX GRENADIERS (les)	161
FEUX FOLLETS (les)	267
FILS DU PAPE (le)	102
GOTTON	257
GRENIER (le)	130
HIRONDELLES (les)	78
INFINIMENT PETITS (les)	147
JACQUES	295
JEANNE LA ROUSSE	240
JUIF ERRANT (le)	215
MÉNÉTRIER DE MEUDON (le)	305
MÉTAMPSYCOSE (la)	136
PAUVRE FEMME (la)	319
PAUVRES AMOURS (les)	138
PETIT HOMME ROUGE (le)	176
SOUVENIRS DU PEUPLE (les)	186
TAILLEUR ET LA FÉE (le)	57
VIEUX SERGENT (le)	88
VIEUX VAGABOND (le)	289
VIOLON BRISÉ (le)	70

PERROTIN, EDITEUR
DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON, ETC.
3, PLACE DU DOYENNÉ

MUSIQUE

DES CHANSONS

DE P.-J. DE BÉRANGER

QUATRIÈME ÉDITION

Contenant les airs anciens et modernes, et même l'air des nouvelles chansons.

Il fallait, pour que notre livre des *Chansons illustrées* fût complet, que le lecteur pût trouver facilement, non-seulement les airs populaires sur lesquels le poète a composé ses principales chansons, mais encore les compositions plus modernes qui ont été inspirées aux plus grands artistes de ce siècle, par les vers du poète national, heureuses inspirations que nous avons voulu mettre à la portée des musiciens les moins habiles, et qui, en effet, peuvent être lues facilement par quiconque sait jouer tant seulement de la flûte ou du flageolet, à moins pourtant que le compositeur, plus jaloux de l'excellence que de la popularité de sa musique, en ait décidé autrement.

La *Musique des Chansons de Béranger* est donc un complément utile, sinon indispensable, des œuvres de notre poète. Personne d'ailleurs n'ignore avec quel tact spirituel, quel goût exercé, quel naïf sentiment de l'originalité et des contrastes notre poète a choisi les airs qu'il a adaptés à ses chants. Dans ces vives strophes remplies de verve toute patriotiques et doucement animées d'un profond sentiment philosophique et moral, dans ces poésies où brillent de tout leur éclat les plus nobles et les plus charmantes passions, l'air que choisissait Béranger était souvent un habile et facile moyen de rejeter dans l'ombre quelques détails secondaires, de mettre en lumière certaines pensées dominantes. Il est plusieurs de ces chansons où l'habileté du rythme musical ajoute tant d'intérêt à l'expression poétique, que l'admiration du lecteur devient de l'enthousiasme quand il se met à les chanter.

Cette édition, revue avec soin, contient l'air de la Chanson de *Notre Coq*, disposé par M. HALÉVY, pour piano, à deux et quatre voix, ainsi que l'air pour le *Juisf errant* et pour les *Souvenirs du Peuple*, par M^{me} MAINVIELLE-FODOR.

4 volume in-8° cavalier. — Prix du volume de 300 pages. . . 6 fr. » c.

HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

JUSQU'À LA CHUTE DE CHARLES X

PAR ACHILLE DE VAULABELLE

Deuxième édition, revue avec soin, des 4 premiers volumes

6 volumes in-8°. — Prix de chaque volume. 5 fr. » c.

HISTOIRE DES VILLES DE FRANCE

PAR M. ARISTIDE GUILBERT

Et une société de membres de l'Institut, de Savants, de Magistrats, d'Administrateurs, etc., ornée de 80 vues sur acier, des armes coloriées des villes.

6 volumes grand in-8° Jésus, publiés en 360 livraisons à . . . » fr. 25 c.

Chaque volume, de 60 livraisons, coûte 45 fr. » c.

MÉTHODE B. WILHEM
MANUEL MUSICAL

A l'usage des Collèges, Institutions, Écoles et Cours de chant ¹, comprenant, pour tous les modes d'enseignement, le Texte et la Musique en partition des Tableaux de la Méthode de Lecture Musicale et de Chant élémentaire,

Premier Cours broché, 4 vol. in-8°. — Prix. 5 fr. » c.
Deuxième Cours broché. 4 fr. 50 c.
Méthode complète, 2 vol. in-8°. 9 fr. 50 c.

¹ Les élèves des Écoles communales qui reçoivent deux leçons par semaine achèvent le premier Cours en six ou huit mois; et dès lors ils font partie des réunions de l'*Orphéon*.

ORPHÉON
RÉPERTOIRE DE MUSIQUE VOCALE

EN CHŒUR SANS ACCOMPAGNEMENT INSTRUMENTAL, à l'usage des jeunes élèves et des adultes, composé de pièces inédites et de morceaux choisis dans les meilleurs auteurs;

PAR B. WILHEM

Ouvrage adopté pour les Établissements Universitaires, par le Conseil de l'Université, et adopté par le Comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris et pour toutes les Écoles communales. 8 volumes in-8° publiés en 96 livraisons. — Prix de la livraison. » fr. 35 c.

Prix du volume de 200 pages. 4 fr. » c.

OEUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE

Nouvelle édition, avec des notes et une notice sur la vie de Voltaire, imprimée sur papier vélin, ornée de 47 vignettes et portraits sur acier. 43 volumes grand in-8°. 400 fr. » c.

Le même ouvrage se publie en 200 livraisons à. » fr. 50 c.

OEUVRES COMPLÈTES DE J.-J. ROUSSEAU

Avec des notes historiques; nouvelle édition, augmentée d'une table analytique des matières, et ornée de 24 vignettes gravées sur acier d'après les compositions de MM. Johannot, Devéria et Marckl. 4 vol. grand in-8°. 40 fr. » c.

Se publie aussi en 80 livraisons à. » fr. 50 c.

DE L'HUMANITÉ

DE SON PRINCIPE ET DE SON AVENIR

OU SE TROUVE EXPOSÉE LA VRAIE DÉFINITION DE LA RELIGION

PAR PIERRE LEROUX

Deuxième édition. 2 volumes in-8°. — Prix. 40 fr. » c.

Imprimé par Plon frères, 36, rue de l'augirard.

CATALOGUE
PERROTIN

41, rue Fontaine-Molière, 41

ÉDITION ILLUSTRÉE

DES

OEUVRES POSTHUMES

DE

BÉRANGER

ORNÉE DE 23 GRAVURES

DONT UNE QUI COMPTE DOUBLE

48 Livraisons à 50 centimes

(L'OUVRAGE EST COMPLET)

Les **DERNIÈRES CHANSONS** sont illustrées de 14 Dessins de M. A. de Lemud

SA BIOGRAPHIE est illustrée de 9 Dessins

DE MM. DAUBIGNY, SANDOZ ET WATTIER

ET D'UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PANIER, D'APRÈS LE MARBRE DE GEOFFROY-DECHAUME

qui représente Béranger

DANS LA SÉRÈNE ET NOBLE ATTITUDE DE LA MORT

Ces Dessins sont gravés sur acier par les artistes les plus distingués

MM. BALIN, BRUNET, COLIN, DARODES, DUROND, DOHERTY, GOUTIÈRES, MASSARD, MORET
LALASSE, NARGÉOT, PELÉE ET RUIHIERRE

Les Gravures se vendent séparément, pour les personnes qui ont déjà le
texte, par livraison de deux Gravures du prix de **UN FRANC**.

Sur Chine (200 exemplaires) : **DEUX FRANCS**.

Sans Gravures, l'édition in-8 des **Dernières Chansons**. 6 fr.
— l'édition in-8 de **Ma Biographie**. 6
— l'édition in-18 des **Oeuvres posthumes**, 2 vol. à 3 fr. 50 7
— l'édition in-32, un seul volume. 5 50

LES
VIERGES DE RAPHAËL

COLLECTION
DE DOUZE MAGNIFIQUES GRAVURES AU BURIN SUR ACIER

Les Vierges de Raphaël, ces douze chefs-d'œuvre légués au monde chrétien par le peintre immortel, reproduites et gravées par nos meilleurs artistes et mises à la portée de tous par la modicité des prix, sans exemple jusqu'ici : telle est la publication, aujourd'hui terminée, que nous offrons au public.

Ces estampes, dont la place est marquée partout, sont, plus que toutes autres, dignes de l'attention des amateurs, soit qu'on les garde reliées en un livre magnifique, soit qu'on les encadre pour orner un cabinet ou un salon.

LISTE DES VIERGES DE RAPHAËL

SE VENDANT SÉPARÉMENT :

Le Mariage de la Vierge (<i>Milan</i>).	La Vierge au Peisson (<i>Madrid</i>).
La Belle Jardinière (<i>Paris</i>).	La Vierge aux Canotiers (<i>Londres</i>).
La Vierge à la Chaise (<i>Florence</i>).	La Sainte Famille (<i>Paris</i>).
La Vierge au Veille (<i>Paris</i>).	La Madone de Saint-Sixte (<i>Dresde</i>).
La Vierge au Donataire (<i>Rome</i>).	La Sainte Cécile (<i>Bologne</i>).
La Vierge d'Albe (<i>Saint-Petersbourg</i>).	La Sainte Marguerite (<i>Paris</i>).

PRIX DE CHAQUE ESTAMPE DE 30 CENTIMÈTRES DE HAUTEUR SUR 21 DE LARGEUR :

Papier blanc.	7 fr. 50	Épreuves d'artiste tirées à 25 ex.	60 fr. .
Papier de Chine.	10	Avant la lettre, tirées à 120 ex.	40

LES PERSONNES QUI PRENDRONT L'OUVRAGE COMPLET RECEVRONT :

- 1° Un carton destiné à contenir toutes les livraisons de l'ouvrage; 2° des Notices explicatives sur chaque tableau; 3° une Notice sur la Vie et les ouvrages de Raphaël; 4° le Portrait de Raphaël, gravé sur acier, par M. PANIER.

LE MARIAGE DE LA VIERGE, estampe de 35 centimètres de hauteur sur 26 de largeur, coûte le double des prix énoncés ci-dessus (15 fr.) pour les personnes qui ne prennent pas la collection complète.

CORRESPONDANCE
DE BÉRANGER

RECUEILLIE PAR PAUL BOITEAU

4 Volumes grand in-8 cavalier

Prix de chaque volume. 6 fr.

CHANSONS ANCIENNES DE BÉRANGER

1815 — 1853

Édition, revue par l'auteur, contenant les dix CHANSONS publiées en 1847, le FAC-SIMILE d'une lettre de Béranger; ill. de 52 grav. sur acier, d'après CHARLET, DAUBIGNY, JOHANNOT, JACQUE, GRENIER, DE LEMUD, PAUQUET, PENGUILLY, RAFFET, DE RUDDER, SANDOZ, par les artistes les plus distingués, et d'un beau portrait d'après nature par Sandoz. 2 vol. papier cavalier. Broché. Prix. . . . 28 fr.

Demi-reliure, tranches dorées. 38 fr. »
Publiées en 56 livraisons. Chaque livraison. 50 c.
L'ouvrage est complet.

MUSIQUE DES CHANSONS DE BÉRANGER

7^{me} édition, revue et corrigée, contenant les airs anciens et modernes et ceux des chansons publiées en 1847, l'air de *Notre Coq*, disposé par M. HALÉVY, pour piano, à 2 ou 4 voix, et les airs pour le *Juif errant* et les *Souvenirs du Peuple*, par madame MAINVILLE FODOR. 1 vol. in-8° cavalier de 300 pages.. 6 fr. »

Publiée en 12 livraisons de 24 pages, à » 50 c.

ALBUM BÉRANGER, PAR GRANDVILLE

80 dessins gravés sur bois, imprimés sur très-beau papier et formant un volume grand in-8° cavalier. 10 fr.

Ces bois ne font pas double emploi avec les aciers.

ALBUM BÉRANGER

Par GRANDVILLE. 120 dessins gravés sur bois (premières épreuves), imprimés sur papier de Chine, formant 1 vol. grand in-8° cavalier, cartonné. Prix. 15 fr.

DIX CHANSONS DE P. J. DE BÉRANGER

PUBLIÉES EN 1847

COMPLÉMENT DES ÉDITIONS PARUES AVANT CETTE ÉPOQUE

in-8 cavalier. — Prix : 1 fr. 50 cent.

LE BÉRANGER DES FAMILLES

ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR ACIER D'APRÈS A. DE LEMUD

Ce volume classique, réclame depuis longtemps, contient ce qu'il y a de plus doux, de plus pur et de plus élevé dans les œuvres du poète national.

UN VOL. GRAND IN-18 (1). — PRIX : 5 FR. 50 CENT.

(1) Nous n'avons pu placer dans ce recueil aucune des Chansons dernières. La loi est formelle. Elle interdit, sous peine d'expropriation, qu'un éditeur mêle, même par extraits, les œuvres posthumes d'un auteur et celles qui ont été publiées de son vivant. C'est ici l'un des cas où la loi semble avoir des rigueurs regrettables.

ÉDITION IN-18 ET IN-32 DES ŒUVRES ANCIENNES DE BÉRANGER

Chansons anciennes avec les 10 chansons publiées en 1847. 2 volumes grand in-18, papier vélin. 7 fr.
LES MÊMES, 1 vol. in-32. Prix. 5 fr. 50 c.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN SIBÉRIE

PAR

CHRISTOPHE HANSTEEN

Directeur de l'Observatoire de Christiania.

1 fort vol. in-8, avec une Carte itinéraire dressée par l'auteur. Prix. . . . 6 fr.

HISTOIRE DES VILLES DE FRANCE

Avec une Introduction et un Résumé général pour chaque province, par M. ARISTIDE GUILBERT et une société de membres de l'Institut, de Savants, de Magistrats, d'Administrateurs, etc., ornée de 88 magnifiques gravures sur acier par ROUARGUE, de 133 armoiries coloriées des villes, et d'une carte de France par provinces.

Six vol. grand in-8° jésus, publiés en 184 livraisons à 50 cent. — L'ouvrage complet : 92 fr. — Chaque volume se vend séparément. 15 fr. 50c.

JOURNAL D'UN VOYAGE AUX MERS POLAIRES

EXÉCUTÉ A LA RECHERCHE DE SIR JOHN FRANKLIN, EN 1851 ET 1852

PAR J. R. BELLOT

Lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur.

Précédé d'une notice sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. J. LEMER, et accompagné d'une carte des régions arctiques, d'un fac-simile de l'écriture de l'auteur et de son portrait gravé sur acier. Un vol. in-8°. Prix. 6 fr.

MACAULAY

HISTOIRE DU RÈGNE DE JACQUES II

Traduit de l'anglais par le baron JULES DE PETRONNET.

2 forts volumes in-8°. — Chaque volume. 5 fr.

HISTOIRE DU RÈGNE DE GUILLAUME III

Pour faire suite à l'*Histoire du Règne de Jacques II*, traduit de l'anglais par ANÉDÉE PICHOT.

3 volumes in-8°. — Prix de chaque volume. 4 fr.

HISTOIRE DE LA GAULE

SOUS L'ADMINISTRATION ROMAINE, par ANÉDÉE THIERRY, *membre de l'Institut*,
4 forts volumes in-8°. Prix de chaque volume. 6 fr.

3 volumes sont en vente, le 4^e et dernier paraîtra prochainement

ÉCRITS POLÉMIQUES PAR PAUL BOITEAU

- Erreurs des Critiques de Béranger.** In-32 de 64 pages. » 50 c.
Philosophie et Politique de Béranger. In-8 d'environ 200 p. » 2 50
Lettre à M. Renan (réponse au *Journal des Débats*). In-8. » 50
L'Équité de M. Pelletan (réponse à la *Presse*). In-8. » 50

DU MÊME AUTEUR

- De l'Enseignement populaire de la Musique.** In-8 1 »

MÉMOIRES DU MARÉCHAL MARMONT DUC DE RAGUSE

de 1792 à 1851

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL DE L'AUTEUR

AVEC

LE PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT, CELUI DU DUC DE RAGUSE

ET QUATRE FAC-SIMILÉ

DE CHARLES X. DU DUC D'ANGOULÊME, DE L'EMPEREUR NICOLAS, DU DUC DE RAGUSE

ET DEUX CARTES

Neuf forts volumes in-8. — Prix de chaque volume. 6 fr.

MÉTHODE B. WILHEM — MANUEL MUSICAL¹

A l'usage des collèges, institutions, écoles et cours de chant. Méthode graduée pour le chant élémentaire et la lecture musicale, également applicable dans les écoles religieuses et laïques. Ouvrage adopté par l'Institut de France, approuvé et recommandé par le Conseil de l'Université, adopté par le Comité central d'instruction primaire de la Ville de Paris, et par la Société pour l'instruction élémentaire. Divisé en deux cours.

- La méthode complète forme 2 vol. in-8°. Prix, brochés 9 fr. 50 c.
Premier cours, 1 vol. in-8°. 5 fr. »
Second cours, 1 vol. in-8°. 4 fr. 50 c.
Se publient en 15 livraisons, de 52 à 40 pages. Prix de chaque. 65 c.

LA MÊME MÉTHODE IN-FOLIO, GRANDS TABLEAUX DE LECTURE MUSICALE, par B. WILHEM, sixième édition.

- Premier cours, 50 feuilles in-folio, avec Guide de la Méthode. 8 fr. »
Le Guide seul se vend. 1 fr. 50 c.
Deuxième cours, 45 feuilles in-folio. 6 fr. »
Indicateur vocal collé sur bois avec clefs et notes mobiles. 4 fr. 50 c.

¹ Les élèves des écoles communales qui reçoivent deux leçons par semaine achèvent le premier cours en six ou huit mois, et dès lors ils font partie de l'Orphéon.

ORPHEON — RÉPERTOIRE DE MUSIQUE VOCALE

En **CHŒUR**, sans accompagnement instrumental, à l'usage des jeunes élèves et des adultes, composé de pièces inédites et de morceaux choisis dans les meilleurs auteurs, par B. WILHEM, ouvrage adopté pour les établissements universitaires par le conseil de l'Université, et adopté par le Comité central de l'instruction primaire de la ville de Paris pour toutes les écoles communales. — 9 vol. in-8°. Chaque vol. de 200 pages. 4 fr. »

Il se publie aussi en 108 livr. Chaque livraison de 16 pages. 35 c

RECUEIL DES COMPOSITIONS COURONNÉES

PAR L'UNIVERSITÉ DE FRANCE (en 1847), ouvrage adopté par l'Université. 1 vol. in-8° de 150 pages de musique. Prix. 5 fr. 50 c.

DE L'HUMANITÉ

DE SON PRINCIPLE ET DE SON AVENIR, par PIERRE LEROUX. 2^e édit. 2 v. in-8°. 10 f.

TRAITÉ DU WEIST, par DESCHAPELLES. 1 vol. in-12. 5 fr.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par LOUIS BLANC, 14 vol. in-8°, papier vélin. Chaque volume. 5 fr.

POÈME DU CID

Texte espagnol, accompagné d'une traduction française, de notes, d'un vocabulaire et d'une introduction, par DAMAS-HINARD. Un volume in-4°. 20 fr.

LA FAMILLE CAXTON

Par sir ÉDOUARD LYTTON BULWER; seule traduction complète, par ANÉDÉS PICHOT. 2 vol. in-8°. Prix. 10 fr.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE

DU ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

Par A. DU CASSE, aide de camp de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon.

DEUX CENTS LETTRES inédites de Napoléon, douze cents du feu roi Joseph, et cinq à six cents des personnes les plus considérables de la République, du Consulat et de l'Empire. — Cet ouvrage forme dix forts volumes in-8. Prix de chaque volume 6 fr

MUSIQUE

L'ADIEU ET LE CHEVAL ARABE

TIRÉS DES DERNIÈRES CHANSONS DE BÉRANGER

PAR M. ABADIE, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

Prix : 2 fr. 50 cent.; net, 1 fr. 25 cent. chaque morceau.

DU CHANT CHORAL, par LAURENT DE RILLÉ. 1 vol. in-18. Prix. 1 fr.

DIX CHŒURS, par LAURENT DE RILLÉ, sur des chansons de Béranger. 5 fr.

Chaque chœur séparément, de 75 c. à 1 fr.

Ces chœurs sont : L'ORPHEON, LES HIRONDELLES, BRENNUS, LE COMMENCEMENT DU VOYAGE, TRINGDORS, LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES, LE CHANT DU COSAQUE, LES CHAMPS, LE VIEUX DRAPEAU ET LE ROI D'YVETOT.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT

Traduction de M. DEFAUCONPRET; nouvelle édit., revue et corrigée avec le plus grand soin, illustrée de 25 MAGNIFIQUES GRAVURES d'après RAFFET, et de 25 PORTRAITS représentant l'héroïne de chaque roman. 25 VOLUMES IN-8° CAVALIER.

Prix de chaque volume. 4 fr. 50 c.

Waverley. — Guy-Manning. — L'Antiquaire. — Kenilworth. — Le Nain noir; les Puritains d'Écosse. — La Prison d'Édimbourg. — Le Pirate. — Ivanhoé. — Le Monastère. — Rob-Roy. — Woodstock. — Nigel. — La Fiancée de Lammermoor. — L'Abbé. — Peveril du Pic. — Quentin Durward. — Les Eaux de Saint-Roman. — Redgauntlet. — Le Connétable de Chester. — Richard en Palestine. — Chroniques de la Canongate. — La Jolie Fille de Perth. — Charles le Téméraire. — Robert de Paris. — Le Château périlleux.

LE MÊME OUVRAGE, orné de vignettes, de portraits, etc. 30 vol. in-8°. 120 fr.

On vend séparément chaque volume. 4 fr.

TOME 1. Waverley.	TOME 15. Quentin Durward.
2. Guy-Manning.	16. Les Eaux de Saint-Roman.
3. L'Antiquaire.	17. Redgauntlet.
4. Rob-Roy.	18. Le Connétable de Chester.
5. { Le Nain noir.	19. Richard en Palestine.
{ Les Puritains d'Écosse.	20. Woodstock.
6. La Prison d'Édimbourg.	21. Chroniques de la Canongate.
7. { La Fiancée de Lammermoor.	22. La Jolie Fille de Perth.
{ L'Officier de fortune.	23. Charles le Téméraire.
8. Ivanhoé.	24. Robert de Paris.
9. Le Monastère.	25. Le Château périlleux.
10. L'Abbé.	26. Histoire d'Écosse. Tome I.
11. Le Château de Kenilworth.	27. Histoire d'Écosse. II.
12. Le Pirate.	28. Histoire d'Écosse. III.
13. Les Aventures de Nigel.	29. Romans poétiques. I.
14. Peveril du Pic.	30. Romans poétiques. II.

ŒUVRES DE J. FENIMORE COOPER

Traduction de M. DEFAUCONPRET, ornée de 84 vignettes d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot. 30 volumes in-8°. 120 fr.

On vend séparément chaque volume. 4 fr.

TOME 1. La Précaution.	TOME 16. Ève Effingham.
2. L'Espion.	17. Le Lac Ontario.
3. Le Pilote.	18. Mercédès de Castille.
4. Lionel Lincoln.	19. Le Tueur de daims.
5. Le Dernier des Mohicans.	20. Les Deux Amiraux.
6. Les Pionniers.	21. Le Feu Follet.
7. La Prairie.	22. A Bord et à Terre.
8. Le Corsaire Rouge.	23. Lucie Hardinge.
9. Les Puritains d'Amérique.	24. Wyandoté, ou Fleur des Bois.
10. L'Écumeur de Mer.	25. Satanstoe.
11. Le Dravo.	26. Le Porte-Chaîne.
12. L'Heidenmauer.	27. Ravensnest.
13. Le Bourreau de Berne.	28. Les Lions de mer.
14. Les Monikins.	29. Le Cratère.
15. Le Paquebot américain.	30. Les Mœurs du jour.

En vente au mois de Septembre 1860

ÉTAT DE LA FRANCE EN 1789

CONCLUSION DE TOUTES LES HISTOIRES DE L'ANCIENNE FRANCE
PRÉFACE DE TOUTES LES HISTOIRES DE LA FRANCE NOUVELLE
Par PAUL BOITEAU

UN FORT VOLUME IN-8 AVEC TABLEAUX. — PRIX : 6 FR.

En vente au mois de Février 1861

-HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET 1830

Par PAUL BOITEAU

SUR LES MATÉRIAUX ET AVEC LA COLLABORATION DE

M. CAUCHOIS-LEMAIRE

M. Cauchois-Lemaire a publié en 1841 un volume d'introduction à l'*Histoire de la Révolution de Juillet*. Vingt années d'études et de recherches continuelles ont mis en ses mains tous les éléments de ce glorieux et à jamais mémorable épisode de nos annales.

C'est cette histoire, si féconde en enseignements et si dramatique, qu'après des recherches et des informations nouvelles, M. Paul Boiteau s'est chargé d'écrire, et il l'a composée de concert avec M. Cauchois-Lemaire qui, avant de songer à être l'historien de ces journées, y avait joué un rôle si honorable.

2 vol. in-8. — Chaque volume : 5 fr.

GRAND PORTRAIT DE BÉRANGER

De 36 centim. de haut sur 28 de large

DESSINÉ D'APRÈS NATURE PAR SANDOZ ET GRAVÉ AU BURIN PAR G. LÉVY

PRIX

Papier blanc, chaque épreuve	10 fr. »	Épreuves d'artiste sur chine, tirées à 80 exemplaires.	50 fr. »
Papier de Chine.	15 »		
Papier de Chine, épreuves avant la lettre, tirées à 120 exemplaires.		40 fr.	

COLLECTIONS DE GRAVURES POUR LES ŒUVRES DE BÉRANGER

La collection de 55 gravures sur acier est publiée séparément. Prix. . . 18 fr.

COLLECTION DE GRAVURES POUR LES ŒUVRES DE LAMARTINE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848 , 12 gravures sur acier, d'après ANDRIEU, BONHOMÉ, GRENIER, SANDOZ.	4 fr. 50 c.
<i>Les mêmes</i> , sur papier de Chine, avant la lettre.	9 »
RAPHAËL , 6 dessins exécutés au burin sur acier, par JOHANNOT.	5 »
<i>Les mêmes</i> , sur papier de Chine, avant la lettre.	6 »
LES CONFIDENCES , 5 dessins exécutés au burin sur acier, par JOHANNOT.	2 fr. 50 c.
<i>Les mêmes</i> , sur papier de Chine, avant la lettre.	5 »

